

Pierre Jonquères d'Oriola

A man with dark hair, wearing a dark sweater and light-colored trousers, stands between two dark brown horses. He is holding the lead rope of the horse on the left. The background is a light-colored wall with a window. The text is overlaid on the lower half of the image.

**à
cheval
sur cinq
olympiades**

solar

Dans la même collection :

Roger COUDERC
**LE RUGBY,
LA TÉLÉ ET MOI**



Robert CHAPATTE
**LE CYCLISME,
LA TÉLÉ ET MOI**



Georges de CAUNES

TÉLÉVISAS



Roger LOUIS
**CINQ COLONNES
A LA UNE**



Guy LUX

INTER-LUX



Gilles MARGARITIS
LA PISTE AUX ÉTOILES



Serge DANOT
**J'APPRENDS A LIRE
AVEC POLLUX**

*Un petit bourg de 600 âmes planté au milieu du vignoble
(photo Alain Taieb).*



MÉTAL SUR CING OLYMPIADES



A CHEVAL SUR CINQ OLYMPIADES

PIERRE JONQUÈRES D'ORIOLA

**A CHEVAL
SUR CINQ
OLYMPIADES**



Raoul Solar/Editeur

© *Raoul Solar*, 1968.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

CHAPITRE PREMIER

Août 1946, à Genève

Pourquoi commencer par le commencement ? C'est vraiment trop simple ! Alors, autant parler sans plus attendre de mes débuts internationaux. C'était en août 1946 à Genève. Il faisait chaud, mais cette chaleur moite des bords du lac ne me contrariait pas. J'arrivais de Corneilla où le soleil tape si fort, au moment où mûrit le raisin, qu'il pousse tous les Catalans vers les zones d'ombre et vers la mer proche.

1946, c'était encore l'époque indécise de l'après-guerre. Certes, les Suisses n'étaient pas directement concernés par les grands problèmes internationaux du moment. N'em-

A CHEVAL SUR CINQ OLYMPIADES

pêche que leur concours s'adressait aux meilleurs cavaliers européens disponibles. Mais jusqu'où pouvait aller cette disponibilité ? Que restait-il, par exemple, de la formidable équipe allemande, victorieuse aux Jeux Olympiques de Berlin, dix ans plus tôt ? Rien !

Chez nous, la guerre avait prématurément vieilli les talents et provoqué de nombreux renoncements.

C'est pourquoi Jean d'Orgeix et moi formions la relève. Nous étions la « nouvelle vague », selon une expression qui allait faire fureur... vingt ans plus tard. D'Orgeix, le Paqui du théâtre Daunou, bouillait de tout l'enthousiasme qu'on peut avoir à vingt-cinq ans. Et moi, son aîné d'un an, j'avais la fougue d'un pur-sang.

« Paqui » était, comme moi, fils de grand cavalier. Il avait hérité de Sucre de Pomme, un petit cheval au cœur gros comme ça, qu'il adorait.

Et moi, j'avais L'Historiette que mon père m'avait offerte avant de mourir. Cette anglo-arabe ravissante, toute noire et très chaude, il l'avait dénichée dans un lot hétéroclite de chevaux destinés à de vagues besognes, et



même à la boucherie. Mon père avait un don pour découvrir les bons chevaux et il en avait ainsi trouvé bien d'autres.

Qui donc, aujourd'hui, songerait à aller chercher un cheval de concours dans un lot pareil ? Encore faudrait-il qu'il y fût, n'est-ce pas ?

Il me semble bien que L'Historiette avait coûté 16 000 F, en 1943. Ma première victoire de l'après-guerre, à Bordeaux, devait d'ailleurs nous rembourser.

Donc, me voilà à Genève, avec L'Historiette, Jean d'Orgeix avec Sucre de Pomme, Amador de Busnel, Max Fresson, Pierre de Maupeou et le commandant Cavallé comme chef d'équipe.

Dois-je présenter d'Orgeix ? Il montait très bien à cheval, mais faisait aussi du théâtre et du cinéma. Quelques années plus tard, à Helsinki, il faillit rater le rendez-vous des Jeux Olympiques parce qu'il tournait un film sur la Côte d'Azur avec Martine Carol !

D'Orgeix a voulu être le champion de l'intervention et a été inimitable dans sa monte. Mais ce grand calculateur a prouvé par ses succès la valeur de son équitation.

A Genève, pour commencer : c'est lui qui a gagné le Grand Prix. Et qui a fini deuxième ? Jonquères d'Oriola ! Mais un peu plus tard, après avoir remporté ma première épreuve internationale, dans le « Prix de l'Aar » à Berne, j'ai battu d'Orgeix et le crack italien de l'époque, Bettoni, dans le barrage du Grand Prix de Zurich.

Et c'est ainsi que j'ai eu droit à ma première « Marseillaise ». Un fier « Allons enfants de la Patrie », joué pour vous à l'étranger, ça fait drôlement plaisir ! Mais ce qui m'émeut le plus, ce jour-là, fut sans doute l'accolade que me donna Eugène. Eugène est resté quarante-cinq ans chez nous, et il y est mort. Peut-être est-ce sur ses genoux que j'ai commencé à caracoler. Et c'est lui qui avait bichonné L'Historiette pour en faire une digne gagnante de Grand Prix. La jument était un peu son œuvre et ma victoire fut sa récompense.



Mais sans doute faut-il situer cette époque ? On parla alors du renouveau du concours hippique. A dire vrai, cette époque marqua

une nette évolution des coutumes, en ce sens que le vieux concours de papa devint un sport populaire en s'évadant des enclos mondains pour s'installer au... « Vel' d'Hiv' ». Le plus cocasse fut de voir des anciens, et même des classiques anciens, tels le colonel des Roches de Chassay et le regretté Roland de Maillé, clamer leur joie dans les mêmes termes que les spectateurs du « poulailler ».

On se rendait alors au « jumping » comme aux Six Jours et aux réunions de boxe.

C'était la « fiesta » et le public participait avec un tel enthousiasme que nous y allions à culot que veux-tu, sans calcul, le mors aux dents.

Même les Anglais, et notamment Llewellyn, avec son grand Fox Hunter, s'y laissèrent prendre. On ne comptait plus les moments de bravoure qui firent de Goyoaga, de Calmon, de d'Orgeix, et d'autres, des vedettes de l'actualité.

Ce fut au « Vel' d'Hiv' » qu'apparut Michèle Cancre, alors petite fille et aujourd'hui grande dame du jumping.

Le « Vel' d'Hiv' » fut indéniablement une merveilleuse base de lancement en dépit de la



*Vainqueur du G.P. de Madrid et félicité par le colonel Chevallier
(photo de l'Information hippique).*

surface réduite de la piste et lorsqu'on voulut revenir au Grand Palais, à l'occasion d'un concours exceptionnel, on s'aperçut vite à quel point le cadre avait de l'importance. Le Grand Palais convenait sans doute mieux, du fait de son ampleur, au déroulement d'épreuves équestres, mais l'ambiance du « Vel' d'Hiv' » était tellement plus chaude !



En 1947, le commandant Cavallé, un Héraultais, commandait le Centre National des Sports Equestres de Fontainebleau où se trouvait l'élite de la cavalerie française. Et c'est après mes premiers succès de 1946 que le commandant m'a confié ce que je peux appeler *mes* premiers chevaux militaires.

Bien qu'il portât le képi, le commandant ne voyait pas le concours hippique au travers d'une longue tradition militaire. Il croyait aux cavaliers civils et il n'a d'ailleurs pas cessé d'y croire et de miser sur eux durant plus de vingt ans. Aussi bien, si, à l'approche des Jeux Olympiques de Mexico, la sélection nationale ne comportait que des civils, le

chef d'équipe, M. Cavaillé, n'était pas étranger à cette évolution. Non pas qu'il fût animé de la moindre idée partisane, mais parce qu'il jugeait sincèrement qu'il devait en être ainsi, à la fin de l'année 1967, dans l'intérêt de nos couleurs.

Il convient de dire que la disparition, après la guerre, des unités de cavalerie, a réduit au strict minimum l'effectif militaire qui ne trouve plus à s'exprimer qu'à Fontainebleau et à Saumur. Et encore s'agit-il là davantage de « conservatoires » de l'art équestre que de véritables centres sportifs. Il suffit en effet de consulter les palmarès des grands concours pour s'en rendre compte.

En 1946, pourtant, l'armée détenait encore de véritables trésors dont les noms demeurent attachés à de retentissants succès. On parle encore aujourd'hui de Marquis III, d'Aiglonne, d'Ali Baba, de Tourbillon et de quelques autres.

Combien de réputations d'hommes sont associées à des noms de chevaux ! Tenez, par exemple : Thiedemann et Météor, Llevellyn et Fox Hunter, Raimondo d'Inzeo et Merano, d'Orgeix et Sucre de Pomme, Piero d'Inzeo et

The Rock, Winkler et Halla, Goyoaga et Vergel, Pessoa et Gran Geste...

Et il ne s'agit là que de cavaliers de ma génération. Les anciens parlent de « couples » plus célèbres encore et vantent à tous propos leurs hauts faits. Mais ne dit-on pas qu'il n'y a pas de plus grandes performances que celles longtemps confiées à la mémoire des hommes ?



Donc, le commandant Cavaillé m'a proposé de monter Marquis III. Faut-il dire qu'il n'a pas eu besoin d'insister ? Car l'ancien cheval de Roland de Maillé était fait pour séduire un garçon désireux, ô combien ! de courir par monts et par vaux, le plus loin possible de son horizon pyrénéen.

C'est donc avec Marquis que j'ai participé à ma première Coupe des Nations, en avril 1947, à Nice. Il s'agit là, faut-il le rappeler ? de l'épreuve majeure d'un C.H.I.O. qui oppose entre elles des équipes nationales. Marquis et la chance, car il en faut bien toujours un petit brin, m'ont permis de remporter le pre-

mier prix individuel. Et pourtant, je n'étais pas précisément en condition de faire des... galipettes. En effet, quelque temps auparavant, j'avais eu la jambe droite fracturée au cours d'un match de rugby. C'était l'époque du génial Puig-Aubert, le célèbre « Pipette », et qui ne jouant pas au rugby, chez nous, n'avait pas droit au chaud regard des brunes Catalanes.

Une grande victoire en concours hippique et même celle de mon cousin Christian d'Oriola dans son premier championnat du monde d'escrime n'étaient rien auprès d'un succès remporté en championnat du Roussillon de deuxième division.

On est rugby 100 % en terre catalane, et 95 % sang et or. Je n'ai pas connu de plus grande fête que celle que motiva la victoire de l'U.S.A.P., en finale du championnat de France. On a encore à la bouche le goût, à la pointe d'ail, de la « cargolade » monstre qui suivit !

Mais revenons... à nos chevaux. Ma jambe était encore enflée quand le plâtre fut enlevé. Il ne pouvait tout de même être question de déclarer forfait. Alors, autant ne parler à per-

sonne de ma blessure. Pour cacher l'enflure, je me suis muni de vieilles bottes qui traînaient dans un coin. Peut-être avaient-elles fait la bataille de l'Ourcq, en 14 ? En tout cas, elles ont merveilleusement fait l'affaire, car ma « patte folle » a tenu.

Marquis s'était conduit comme un prince. Il allait, peu après, faire lever un roi de son siège.



Le curieux, quand le moment est venu de faire un retour en arrière, est que les plus grands moments de notre vie paraissent étrencés, beaucoup moins importants qu'ils ne le furent en réalité, presque anodins. On croit regarder le passé par le petit bout de la lorgnette. Et pourtant, je suis sûr d'avoir connu une joie énorme, en juillet 1947, à Londres. Mais est-ce parce que j'ai vécu ensuite d'autres moments intenses, que celui-là me semble aujourd'hui réduit à la mesure d'un simple épisode ?

De ma victoire dans la Coupe du Roi, il ne me reste que le souvenir de ma montée vers

la loge royale et de la poignée de main de Sa Majesté George VI.

Ah ! mais oui, bien sûr. J'ai failli oublier les princesses ! Que Sa Gracieuse Majesté Elisabeth m'excuse. N'est-ce pas elle qui est venue sur la piste, avec sa sœur Margaret, pour me féliciter ?

Il faisait chaud, et le stade avait un petit air de vacances. Je venais de réussir le seul sans faute du barrage. De cela, je m'en souviens parfaitement.

Et ce que je sais, surtout, c'est que, depuis 1947, aucun Français n'a gagné la Coupe du Roi. Il est vrai que pour battre les Anglais chez eux, il faut disposer d'un matériel pas ordinaire. C'est comme pour aller gagner à Twickenham, les rugbymen français en savent quelque chose...

Les Anglais vous vendront tout ce que vous voudrez : des autos, du tabac, du whisky, des costumes de tweed ou des bottes de cuir. Mais les victoires, il faut les leur prendre. Et s'il vous arrive quelque mécompte dans l'aventure, ils vous disent : « Sorry ». Ce doit être ça, le « fair play ».

Le Grand Prix de Zurich et surtout la

A CHEVAL SUR CINQ OLYMPIADES

Coupe du Roi auraient dû m'ouvrir toute grande la porte des Jeux de Londres en 1948. Or, qui a participé au Grand Prix olympique de sauts d'obstacles ? Mes amis d'Orgeix, de Maupeou et Fresson !

L'équipe étant de trois cavaliers, il fallait se débarrasser du quatrième et certains sélectionneurs ont profité d'un mauvais parcours, lors du dernier entraînement, pour me ... liquider. Quel dommage ! Et dire que j'aurais très bien pu gagner avec le fameux Marquis ! Et que j'en serais aujourd'hui à ma troisième victoire olympique !



J'ai eu certainement le tort de croire que c'était... dans la poche. Voilà pourquoi, en somme, je me suis accordé une soirée de bon temps. Essayez donc de vous mettre à ma place. J'avais vingt-huit ans, de la fougue à revendre et j'étais curieux de tout comme l'est un jeune provincial que de vagues allusions à la vie parisienne ont laissé sur sa faim.

Il fallait que je lâche les rênes, que j'aïlle

« profiter » de ce Paris à la fois proche et lointain. Je n'ai jamais été l'homme des musées et des beaux monuments. Je suis pour le coude-à-coude dans les endroits que la joie agite. Et je suis monté à Montmartre. Là-haut, je suis tombé sur une bande de joyeux lurons qui avaient laissé leurs complexes au vestiaire et qui fêtaient je ne sais quoi en trinquant allégrement au bonheur de je ne sais qui.

On dit que la joie est communicative. En tout cas, cette nuit-là, j'en ai fait mon plein. Mais sans doute avais-je gardé une certaine lucidité puisque je me souviens encore que ce fut une... foire carabinée.

J'avais donc la paupière lourde, la jambe molle et l'esprit vagabond quand je suis rentré à Fontainebleau. Comble de malchance, le commandant Cavallé avait décidé, ce jour-là, de nous soumettre à un ultime test.

Qu'on n'aille surtout pas croire que, vingt ans après, je regrette ce que j'ai fait ! Les bons moments de la vie, ça reste. Et si j'ai oublié maintes victoires remportées de-ci, de-là, je me souviens encore de cette fiesta.

De Londres 1948, j'ai tout de même rapporté quelques riches souvenirs, à défaut de

A CHEVAL SUR CINQ OLYMPIADES

médaille. C'est là-bas, notamment, que je me suis lié d'amitié avec plusieurs cavaliers et notamment avec Raimondo d'Inzeo et le vainqueur de la compétition olympique, Humberto Marilès.

Raimondo est un copain extraordinaire autant qu'un extraordinaire adversaire. C'est lui qui m'a embrassé le premier lorsque j'ai remporté, en octobre 1966, à Buenos-Aires, le championnat du monde. Et pourtant, c'était lui qui détenait le titre.

Marilès, je l'ai revu... en prison, à Mexico, en octobre 1967. Promu général depuis un certain nombre d'années, il avait été incarcéré à la suite d'un sombre incident de la circulation, provoqué par des causes politiques.

Sans doute est-il le seul champion olympique qui ait ainsi perdu sa liberté d'homme

CHAPITRE II

Un Poney nommé
« Sans Souci »



Mon père m'a mis à cheval à l'âge de trois ans. Il y a bien un cheval de bois, à la maison, mais il s'agit d'un objet précieux, de la valeur d'un meuble d'époque.

La maison est vieille de quelques siècles, trois peut-être. Voilà quelques années, des ouvriers chargés d'effectuer des réparations, ont dégagé une voûte dont le voussoir central est décoré d'une fleur de lis.

A côté, le château qu'habitent mon frère Christophe et sa famille a été construit par les Templiers. Il domine le vignoble de sa masse en briques roses et semble défier le temps.



Juin 1922 — Pierrot, à 2 ans, est déjà à cheval.

Les Jonquères d'Oriola ont toujours vécu là, préoccupés de culture et de chevaux. La famille s'est répartie dans la plaine viticole et a pris même position à Perpignan où vit, place d'Armes, la branche des d'Oriola dont Christian, l'escrimeur, est le plus jeune rejeton.

UN PONEY NOMMÉ « SANS SOUCI »

Corneilla del Vercol fait du bon vin. C'est un petit village tranquille aux maisons basses et solides, bâties pour résister aux vents, surtout à la terrible tramontane. Il n'y a pas assez d'habitants, à Corneilla, pour remplir une salle de cinéma perpignanaise. Tout le monde se connaît, parle catalan et s'aime bien.

Il y a toujours des chevaux a la maison et dès que j'ai été en âge de me tenir a peu près

Promenade : Pierrot, sur un poney, et sa sœur Marguerite sur... un âne.



A CHEVAL SUR CINQ OLYMPIADES

droit sur un cheval, mon père m'a posé sur un poney tranquille et bienveillant, nommé Sans Souci. Il faut dire que papa m'a éduqué d'une manière très simple : ne rien faire qui ne soit pas utile. Et pour lui, monter à cheval était de première utilité. Aussi bien se montrait-il plus sévère sur des questions équestres que sur des questions d'école. Il lui arrivait même de me faire quitter la classe pour assister à des séances d'entraînement qu'il

Le poney Sans Souci saute et le petit Pierrot... suit.





Tr p jeune, Pierre Jonq ères d'Oriola (à gauche) est spectateur.

organisait avec des amis, sur le terrain familial. J'ose dire, à l'âge mûr, que je préférais ces « sauteriers » d'adultes aux leçons d'histoire ou de géographie.

C'est ainsi qu'à l'âge de six ans, entre maternelle et primaire, j'effectuais déjà des parcours à ma mesure et à celle du généreux Sans Souci.

Ces sorties précoces m'ont d'ailleurs grandement servi par la suite. Je ne crois pas, en



L'obstacle est solide et il ne faut pas faire de faute.

sport du moins et surtout en équitation, aux vocations tardives. La plupart des champions que je côtoie sont montés très jeunes à cheval.

La tradition compte énormément dans les sports hippiques. Jusqu'en 1939, tel père cavalier ne pouvait faire autrement que d'inculquer à son ou à ses enfants les principes élémentaires de l'art de monter à cheval. Je n'irai pas jusqu'à prétendre, tout de même, qu'un garçon ne peut pas devenir un bon cavalier

UN PONEY NOMMÉ « SANS SOUCI »

si son père ne l'a pas été au préalable. Mais les habitudes et les leçons familiales comptent énormément. Il y a des familles de cavaliers comme il y a des familles de médecins, de notaires ou de militaires.

En tout cas, moi, je dois à mon père de connaître le cheval comme je lui dois l'essentiel de ce que je sais.

★

A l'âge de quatorze ans, j'étais au « Caou-sou », une institution de Jésuites, à Toulouse.

A huit ans, le style est là ; ce saut en est la preuve.



A CHEVAL SUR CINQ OLYMPIADES

Dans cette maison, pas question de pratiquer l'équitation. Il fallait se soumettre à la rigidité de l'ordre et se bourrer le crâne de leçons classiques. La souplesse d'esprit était de bon ton, la souplesse du corps étant considérée comme accessoire. L'important était surtout pour moi d'attendre... les vacances.

Et c'est durant ces vacances, celles d'été, que j'ai passé les deux mètres pour la première fois. J'en ai tiré certainement quelque fierté.

L'exploit — du moins pour un étudiant de quatorze ans — je l'ai réalisé dans une propriété, à Ribaute, près de Béziers. Mon père m'avait offert un cheval... borgne, Anachorète, beau pur-sang sorti des courses. Cet animal ne redoutait rien et il aimait sauter. Je l'ai suivi dans ses intentions.

C'est d'ailleurs à Ribaute, où l'on pratiquait le saut d'obstacles en famille, que j'ai vu monter le lieutenant Cavaillé, celui que je devais retrouver avec quatre galons douze ans plus tard, et le capitaine Bertran de Balanda, médaillé d'argent aux Jeux de 1928, et père de mon ami Marc. Aujourd'hui, le petit-fils



Le père de Pierre à Pau. Barre à 2 mètres et haut de forme.

du capitaine est l'un des plus grands espoirs du jumping français. Toujours la tradition !



En 1935, ce fut Sorèze. Encore cette sata-née tradition ! Sorèze, c'est ce fameux collègue dominicain dressé au creux du Seuil de Naurouze, là où divergent les eaux, les unes dévalant vers la Méditerranée, les autres allant chercher l'Atlantique, au loin, vers l'ouest.

C'est de Sorèze que sont sortis notamment

le R.P. Lâcordaire et le maréchal de Lattre de Tassigny. Un collègue qui a ses lettres de noblesse et qui fait une part très importante au sport, le rugby étant de tout de même exclu en dépit, ou peut-être à cause de la proximité de Carcassonne, de Castres et de Mazamet.

Là, j'ai pratiqué le football, la gym, le cheval et l'athlétisme. J'étais le plus rapide sur cent mètres et le premier en gym. Par contre, je n'ai jamais osé communiquer chez moi mes notes de latin.

Après tout, le latin, à quoi peut-il servir quand on cultive la vigne et qu'on monte à cheval ?

Si je n'ai pas pu pratiquer mon sport préféré chez les Jésuites, à Toulouse, je m'en suis par contre donné à cœur joie chez les Dominicains de Sorèze. Tous les jeudis et les dimanches, randonnées hippiques, et des concours un peu partout. J'en ai profité pour collectionner les flots de rubans dans les compétitions d'alentour.

Je montais toujours pour mon plaisir, essentiellement pour être à cheval. De ce qui se passait à l'extérieur, j'ignorais pratiquement tout. Aujourd'hui, les jeunes sportifs se nour-

UN PONEY NOMMÉ « SANS SOUCI »

rissent de la lecture des journaux et des magazines spécialisés. De mon temps, et surtout à Sorèze, on vivait en circuit fermé. On participait... à l'intérieur. C'était pourtant l'époque des Grands, et notamment de Bizard, de Clavé, de de Castries, de Lesage et de maints autres cracks. Je ne les ai connus que beaucoup plus tard et, pour ma plus grande joie, vivants.

Joseph Jonquères d'Oriola en 1931 à Pau. Quelle allure !



CHAPITRE III

La retraite de Rambouillet

Quand je suis rentré à Corneilla, j'avais dix-sept ans, des idées en tête, une assurance relative quant à certains problèmes et des connaissances très vagues de latin. En fait, ni les Jésuites, ni les Dominicains ne sont parvenus à m'intéresser aux langues mortes. Qu'elles reposent en paix !

Corneilla-del-Vercol 1937 ! A 10 km au sud de Perpignan. La ville bourrée d'attraits pour un potache en rupture d'études. On y parlait rugby, encore de rugby, toujours de rugby. Au Palmarium, planté sur la rivière en bordure de la place Arago, comme dans tous les cafés de la ville. Ici, la puissante

U.S.A.P. ; là les ambitieux Treizistes. On dégustait du vieux byrrh aux terrasses, en regardant passer les filles. Et les dimanches soirs, dans la lumière violette, on dansait la sardane.

Notre « fou chantant », Charles Trenet, faisait entendre sa poésie chantée aux Parisiens.

Pour moi, tout était nouveau, ruisselant de lumière, et empli de musique.

Et cette nouveauté, cette lumière, cette musique m'ont un peu fait tourner la tête. J'en arrivais à ne plus songer aux concours. Ce fut, en fait, la seule période de ma vie où le cheval sortit de mes préoccupations.

Il est vrai qu'on n'organisait pas d'épreuves pour juniors, dans le Midi. Et je n'étais pas mûr pour les grandes expériences.

Je me demande si, à ce moment-là, mon père n'a pas douté de mon avenir en tant que cavalier. En tout cas, il s'est évertué à faire de moi un viticulteur.

La vigne est une grande capricieuse. Il faut s'occuper d'elle en toutes saisons, qu'il s'agisse de taille, de labourage, de soufrage, de sulfatage, de pose d'engrais et de ven-

danges. On redoute pour elle les nuits froides qui apportent le gel et les gros nuages noirs qui véhiculent la grêle, au printemps ; et l'oïdium qui ronge les feuilles, et le mildiou qui s'attaque aux grappes naissantes. Et les grandes pluies, et les longues sécheresses.

Même quand la vigne se porte bien, on craint pour elle le pire. Le vigneron n'est jamais tranquille et même quand la vendange est bien rentrée, que tout est en ordre dans la cave, il s'inquiète du lendemain. Le vin se vendra-t-il ?

C'est à ce régime de constant éveil que mon père a voulu me préparer. Mais moi, je songeais surtout à vadrouiller.

Un jour, las de tourner en rond autour de la maison, j'ai profité de l'absence de mon père pour lui emprunter sa voiture, une vieille Hotchkiss qui en avait vu de toutes les couleurs sur les routes poussiéreuses du Roussillon. Et, sans permis, j'ai foncé vers Perpignan. La Hotchkiss était aussi vicieuse que moi inexpérimenté. Et je me suis offert un tramway. Était-ce la faute des freins ou bien la direction manquait-elle de souplesse ? En tout cas, le tram, je ne l'ai pas raté.

A CHEVAL SUR CINQ OLYMPIADES

Mais mon ange gardien est juste passé par là sous les traits d'un de mes oncles qui a pris le volant et endossé les dégâts. Les rassemblements de curieux ont souvent du bon : ils permettent une foule d'astuces. Celle de mon oncle a réussi et m'a évité une volée de bois vert. Quant à la Compagnie des Tramways, elle s'est montrée conciliante. C'est fou ce qu'on peut faire, sur ces engins, avec un pot de peinture !

Mais je n'ai plus touché à la Hotchkiss. Il faut dire qu'elle avait son compte.



Et sont venues les années sombres. Je n'étais pas plus savant en viticulture qu'en latin quand la guerre a éclaté. Et en octobre 1939, je me suis engagé pour la durée de la guerre. Le 2^e Hussards de Tarbes m'a pris en charge : habillé, nourri, couché, monté et armé. Vous connaissez les bottes des hussards ? Non ? Bravo ! Vous l'avez échappé belle. Et maintenant, il est trop tard pour tenter l'expérience. Il n'y a plus de hussards, du moins à cheval. J'ai fait route vers Mon-

tauban, puis vers Rambouillet. Et je finissais à peine mes classes quand la débâcle m'a surpris. Moi, et pas mal d'autres.

La retraite, les privilégiés l'ont faite en voiture. D'autres ont fui comme ils ont pu, à vélo, à pied, tirant des charrettes ou les poussant, aiguillonnant du détail ou resquillant.

Quant à nous, les cavaliers de Rambouillet, nous avons dû effectuer ce que nos chefs appelaient un repli stratégique. Je ne vois guère où est la stratégie dans le fait de prendre la verticale Nord-Sud en s'efforçant de sauver les meubles, autrement dit : les chevaux.

A raison d'étapes quotidiennes de cinquante à soixante kilomètres, nous avons passé la Loire et mis le cap sur la ligne mauve des Pyrénées. Au bout d'une semaine, hommes et chevaux crevaient de faim. Nous avons dû faire halte dans une ferme des environs de Limoges. Une halte qui a duré un mois, un mois de ripailles et de plans tirés sur la comète.

Nos chevaux se portaient bien ; nous aussi. Tant et si bien que j'ai fini par battre tous mes records de poids : 75 kilos !

Résultat : je suis rentré chez moi en grande

A CHEVAL SUR CINQ OLYMPIADES

forme, nanti d'un sabre, d'un mousqueton et de cinq cartouches. Autant d'objets soi-disant précieux que les Allemands n'ont jamais eus.

Puis, de 40 à 45, j'ai vécu au ralenti, occupé par la vigne et oubliant que j'avais été cavalier, puis hussard.

CHAPITRE IV

L'Or d'Helsinki

Ecarté des Jeux Olympiques de Londres, j'ai rongé mon frein durant quatre ans, en allant d'un concours à l'autre. Certes, j'ai remporté quelques succès significatifs, mais ce que je visais, c'était le gros coup, la victoire au sommet.

Pourtant, quand vint l'année olympique 1952, rien ne pouvait laisser prévoir que le coup fumant était à ma portée. Car l'affaire ne se présentait pas tellement bien. Je disposais certes de bons chevaux mais je n'avais pas LE grand cheval. Or, pour gagner aux Jeux, il faut la grande pointure, le crack authentique, le cheval le plus doué et le plus résistant.

A CHEVAL SUR CINQ OLYMPIADES

L'Historiette et Marquis vieillissaient et ne pouvaient plus être considérés comme valables. Aiglonne, championne olympique du Complet à Londres, avec le capitaine Chevalier avait... quatre ans de plus et, peut-être, de trop. Quant à Tramontane, que j'avais achetée à mon ami Portago qui devait se tuer plus tard dans les « 1 000 miles », il lui manquait encore quelque chose, bien qu'elle me plût assez.

En fait, il me fallut attendre avril 1952 et le C.H.I.O. de Rome pour faire la connaissance d'Ali Baba.

Ali Baba ? Un de ces chevaux bons à tout faire que l'on trouvait encore dans certains régiments. Celui-là, le colonel Jalenques de Labeau l'avait repéré au 2^e Cuirassiers d'Angoulême et il en avait glissé un mot au commandant Cavaillé. Quand un commandant de cavalerie rencontre un autre commandant de cavalerie, de quoi voulez-vous qu'ils parlent, sinon de cavalerie ? Et de chevaux, bien entendu.

Un beau matin, durant le petit déjeuner à l'hôtel Excelsior de Rome, le commandant Cavaillé s'est penché vers moi pour me dire :

« Je tiens à te parler d'Ali Baba. Je crois qu'il s'agit là d'un très bon cheval, mais il ne me paraît pas convenir à Bertrand du Breuil à qui j'avais l'intention de le confier. Alors, je veux te le faire monter en épreuve, cet après-midi même... »

Et quelques instants après, je me trouvais sur le terrain d'un quartier de cavalerie de Rome, avec Ali Baba, et, surveillé par le monocle du commandant, j'effectuais le premier essai.

Quelques sauts et Ali m'a plu d'emblée.

L'après-midi, en public, je suis passé sans faute mais avec un chrono très moyen. Ça n'allait décidément pas vite. Pourtant, le cheval s'est montré très régulier durant tout le concours. Il était difficile, pour un premier contact, d'exiger davantage.

Les bons mariages ne se font pas en un jour. Il faut prendre le temps de faire connaissance et d'accorder les tempéraments. En tout cas, Ali Baba avait du cœur et quelle agilité !

J'aurais voulu, évidemment, emmener le cheval à Corneilla pour le monter à l'entraînement, à ma manière, sans témoins. Mais le

A CHEVAL SUR CINQ OLYMPIADES

commandant Cavallé s'y est opposé, Ali Baba faisait partie du matériel de l'Armée. Un grand cheval pour les uns, un matricule pour les autres.

Je n'ai donc revu Ali qu'au début de juillet, à Vichy, après avoir tourné avec Tramontane.

Mais si j'ai gagné une épreuve avec Aiglonne et une autre avec Marquis, les deux briscards du C.N.S.E. de Fontainebleau se comportant encore fort bien dans les compétitions de moyenne importance, je n'ai pu faire mieux que quatrième avec Ali Baba, dans la Puissance. Je l'ai ensuite monté dans la Coupe des Nations que nous avons enlevée.

Tout bien pesé, Ali Baba avait fait un concours très sage. Mais Helsinki allait tout de même être autre chose que Vichy. A l'échelon olympique, on ne badine jamais avec le parcours.



Helsinki ! On dit encore aujourd'hui des Jeux de 1952 qu'ils furent les plus dépouillés, les plus purs, les plus sincères de toute l'histoire olympique. L'été, au bord de la Baltique,

est une pure merveille. Il ne fait jamais trop chaud et les nuits tempérées se prêtent magnifiquement au repos. Il ne s'agit pas, à proprement parler, de nuits puisque le soleil ne disparaît vraiment que durant deux heures. Mais on dort tout de même très bien... derrière des rideaux opaques.

Alors que, chez nous, on grillait sur les plages et que l'on suffoquait dans les intérieurs urbains, il faisait bon vivre au village olympique planté à même le roc, à plus d'un kilomètre de la ville.

A l'entraînement, il m'a paru que quelque chose n'allait pas avec Ali Baba, au point que j'en suis venu à lui préférer Tramontane. On se laisse gagner par l'habitude. Tramontane m'appartenait, et je l'avais parfaitement à ma main. Par contre, certains détails dans le comportement d'Ali Baba me troublaient. J'en ai, bien entendu, parlé au commandant Cavaillé, lequel a tenté de me convaincre de mon erreur. Nous avons discuté des heures durant et il m'est arrivé maintes fois de reprocher à mon chef d'équipe de ne pas m'avoir confié le cheval après le C.H.I.O. de Rome.

Je lui dis notamment :

A CHEVAL SUR CINQ OLYMPIADES

« Si Ali était venu à Corneilla, je l'aurais maintenant à ma main. Il serait soumis. Or, regardez-le, il est un peu chaud... Il a la gueule en l'air... »

Le commandant aurait pu faire carrière dans la diplomatie. Il m'a regardé en souriant et, de l'air le plus paternel, il m'a répondu :

« Bon, bon... Ne nous énervons pas. Il reste encore un essai à faire. Nous allons bien voir, hein ? Et si alors ça ne va pas, tu monteras Tramontane. »

Or, le chef d'équipe avait une idée en tête. Il m'attendait au tournant, son monocle bien calé dans l'orbite gauche et son sacré sourire au coin des lèvres. Moi, j'étais tranquille.

Mais le commandant m'a possédé. Sur l'aire d'entraînement, il m'a mis en présence d'un oxer gros comme ça, massif, carré et l'air pas commode du tout. De sa cravache, il m'a désigné l'obstacle :

« Voici le juge de paix. Vas-y d'abord avec Tramontane... »

J'y suis allé, mais... la jument n'a pas suivi. Elle s'est empêtrée là-dedans comme si elle n'avait jamais sauté de sa vie.

« Au tour d'Ali Baba, maintenant », m'a dit le commandant, goguenard.

Et le sacré petit cheval est passé, la queue en trompette.

Inutile de dire que le commandant n'a pas eu besoin de me tenir de longs discours. J'avais compris...



Le premier parcours de l'épreuve olympique m'a coûté cher, étant donné le bon comportement d'Ali Baba. En fait, j'ai pris huit points. Or, le grand crack allemand Fritz Thiedemann, avec son célèbre Météor qui devait être statufié par la suite, était passé sans faute alors que neuf concurrents comptaient quatre points et que l'Américain Russell pointait à sept points. Les comptes faits, je me trouvais donc en douzième position avec quelques autres, distancé, certes, mais nullement éprouvé au moral.

Au déjeuner, l'ami Jean d'Orgeix était catastrophé.

« On ne peut pas dire que c'est brillant, me dit-il. Qu'allons-nous devenir ?

A CHEVAL SUR CINQ OLYMPIADES

Il n'y avait pas là de quoi me couper l'appétit. L'expérience me disait en effet que tout pouvait être remis en cause dans le deuxième parcours. Mais il me fallait absolument réaliser un sans faute, la moindre pénalisation supplémentaire risquant de me reléguer à trop longue portée du podium.

Et le sans faute désiré, je l'ai réussi. Je crois que jamais, jusque-là, je n'avais abordé une épreuve dans un tel état de concentration. Rien d'autre n'existait, pour moi, que les obstacles à franchir. Je ne sentais pas l'ambiance, les bruits de la foule n'arrivaient pas jusqu'à moi. Nous étions deux : Ali Baba et moi.

Ce deuxième exercice terminé, tout était remis en question. Et le douzième que j'étais avant le déjeuner se retrouvait premier ex-aequo avec... l'immense Thiedemann qui n'avait pas pu empêcher Météor de fauter deux fois, avec le Chilien Cristi, le Brésilien Ménézès et l'Anglais White.

Ce regroupement au sommet commandait automatiquement un barrage et imposait à cinq chevaux un nouvel effort.

Moi, j'y croyais de plus en plus. Pourtant, il s'en est fallu de peu que tout ne soit gâché

par l'intransigeance du service d'ordre. En effet, après le second tour, j'étais sorti du Stade afin de changer d'air et, quand j'ai voulu rentrer, des policiers m'ont intercepté. A ce moment-là, il est vrai, le public affluait pour la cérémonie de clôture et il régnait une certaine confusion au niveau des portillons d'accès. Que faire ? Parlemerter ? A quoi cela aurait-il servi ? Les dialogues de sourds n'ont jamais arrangé les choses. Alors, j'ai foncé comme à l'époque où je jouais trois-quart aile. Deux ou trois crochets, une barrière sautée en voltige et je me suis retrouvé à l'intérieur tandis que les policiers vociféraient loin en arrière.

Quand je suis arrivé aux écuries, j'étais dans une rage folle. Et c'était à moi de partir le premier !

Bien entendu, le commandant était là, le monocle aux aguets, tranquille en apparence, mais tout de même troublé.

« Ali Baba n'est pas très rapide, me dit-il. Toi, tu le sais, mais les autres l'ignorent. Alors il faut que tu donnes l'impression d'aller vite. Fonce, agite-toi, coupe court, enfin tu vois ce que je veux dire... »

A CHEVAL SUR CINQ OLYMPIADES

Certes, je « voyais » parfaitement, mais encore fallait-il le faire !

Et j'ai foncé. Un... deux... trois obstacles. Et le sans faute en 40 secondes ! Aux autres de jouer, maintenant. Quel suspense !

D'abord l'Anglais White. Pas d'émotion. 12 points et 43 secondes. Et je me trouvais automatiquement quatrième.

Au tour du Chilien Cristi. Il m'a fait souffrir celui-là ! Mais une faute l'a mis hors du coup et... j'ai posé mon pied sur la marche n° 3 du podium. Voilà qui devenait bougrement intéressant.

A Thiedemann maintenant ! Le plus dur morceau. Je crois que j'ai cessé de respirer lorsqu'il est parti. Et il allait vite, vite ! Première barrière, bien ; au deux : bien ; l'oxer du trois : bien ; le quatre... patatras !

Ouf ! 38" 5/10, mais... huit point. C'est là que j'ai compris vraiment à quel point il fallait courir des risques pour me battre. Mes quarante secondes valaient de l'or. En attendant, j'avais la médaille d'argent dans la poche...

Il ne restait plus que le Brésilien Ménézès.

Au troisième obstacle, j'étais libéré. 45 secondes et huit points de pénalisation.

J'aurais voulu alors me voir en pied dans une glace. Pour juger de l'effet que produit un champion olympique.

Tramontane ne me tracassait plus. Il n'y avait que ce sacré petit Ali Baba. Ce cheval-là, je n'étais pas près de l'oublier. La preuve en est que j'ai donné son nom à un poulain né à Corneilla, en 1966, et fils de Voulette, ma jument des jeux de Stockholm, en 1956.

C'est donc sur l'air de la « Marseillaise » que les Jeux d'Helsinki ont pris fin. Il faisait un temps merveilleux et personne ne paraissait pressé d'éteindre la flamme symbolique.

Lorsque j'ai quitté le Stade, il m'a semblé voir sourire la statue de bronze du grandissime Paavo Nurmi. Et j'ai trouvé les Finnoises très belles sous leurs cheveux d'or blanc. La Baltique, la froide Baltique, avait des airs de Méditerranée. J'étais heureux.

En rentrant au village, j'ai rencontré mon cousin Christian, vainqueur du tournoi olympique de fleuret. Et le plus turbulent des d'Oriola m'a dit, tout joyeux :

A CHEVAL SUR CINQ OLYMPIADES

« En somme, ces Jeux, c'était tout bonnement une affaire de famille ! »

Nous avons failli oublier que les Américains, les Russes, les Anglais, les Allemands, les Suédois, les Hongrois et les autres avaient également participé !

CHAPITRE V

Ce Sacré « Lutteur B »!

Contrairement aux coureurs cyclistes qui disposent durant toute leur carrière de machines à peu près identiques, contrairement aux footballeurs, aux rugbymen, et aux basketteurs qui utilisent depuis les origines de ballons de format classique, contrairement d'ailleurs à la plupart des sportifs qui se servent d'engins aux formes codifiées et pratiquement immuables, le cavalier, lui, est soumis à de fréquents changements de montures qui l'obligent à composer, à varier l'entraînement, à agir et à penser de manières différentes, parfois, diamétralement opposées. Car le cheval est un être vivant

A CHEVAL SUR CINQ OLYMPIADES

dont le comportement est fonction des origines, du caractère, des qualités physiques, des aptitudes et de bien d'autres éléments d'apparence secondaire mais qui peuvent prendre de l'importance à tout instant.

C'est pourquoi il est très difficile, pour ce cavalier, de se manifester avec constance, des années durant, même s'il possède une réelle valeur d'utilisateur.

En ce qui me concerne, si j'ai pu disposer de très grands chevaux pendant une bonne dizaine d'années, de ma fidèle Historiette au précieux Virtuoso, il m'est arrivé ensuite d'en monter de bien moins bons dont la « peinture » ne pouvait pas me permettre d'accéder aux sommets internationaux. En fait, après que Virtuoso eut fait son temps, je me suis trouvé pratiquement à pied.

Je me suis alors mis à la recherche du bon cheval et cela n'a pas été chose facile.

On commençait à me traiter avec une certaine condescendance. Les habituels flatteurs s'étaient transformés en critiques comme on sort la « trique » après avoir longtemps caressé l'encolure. Les amis s'apitoyaient. Pour

beaucoup, à 43 ans, j'avais l'avenir derrière moi.

Et je ne pouvais pas, comme certain roi traqué par ses ennemis, proposer un royaume contre un cheval...

Et j'ai cherché, j'ai cherché...

Jusqu'au jour où j'ai repéré Lutteur B. Il est possible que j'aie vu ce fils de Furioso dans certains petits concours méridionaux. Toutefois, mon premier souvenir remonte à Font-Romeu, en juillet 1963.

Sans doute ai-je eu le coup de foudre. Peut-être l'atavisme a-t-il joué. En tout cas, ce magnifique bai brun m'a immédiatement captivé. Florence du Chaffaut s'est vite aperçue de l'intérêt que je portais à son cheval. Elle le montait à peu près depuis deux ans, mais elle n'arrivait pas à maîtriser sa violence. Evidemment un cheval d'une telle puissance et d'un tel caractère n'était pas la monture idéale pour une jeune fille, aussi enthousiaste fût-elle.

D'ailleurs, en dépit de mon expérience, j'ai dû payer au maximum de ma personne pour en venir à bout.

A Font-Romeu, c'est-à-dire à l'altitude de

A CHEVAL SUR CINQ OLYMPIADES

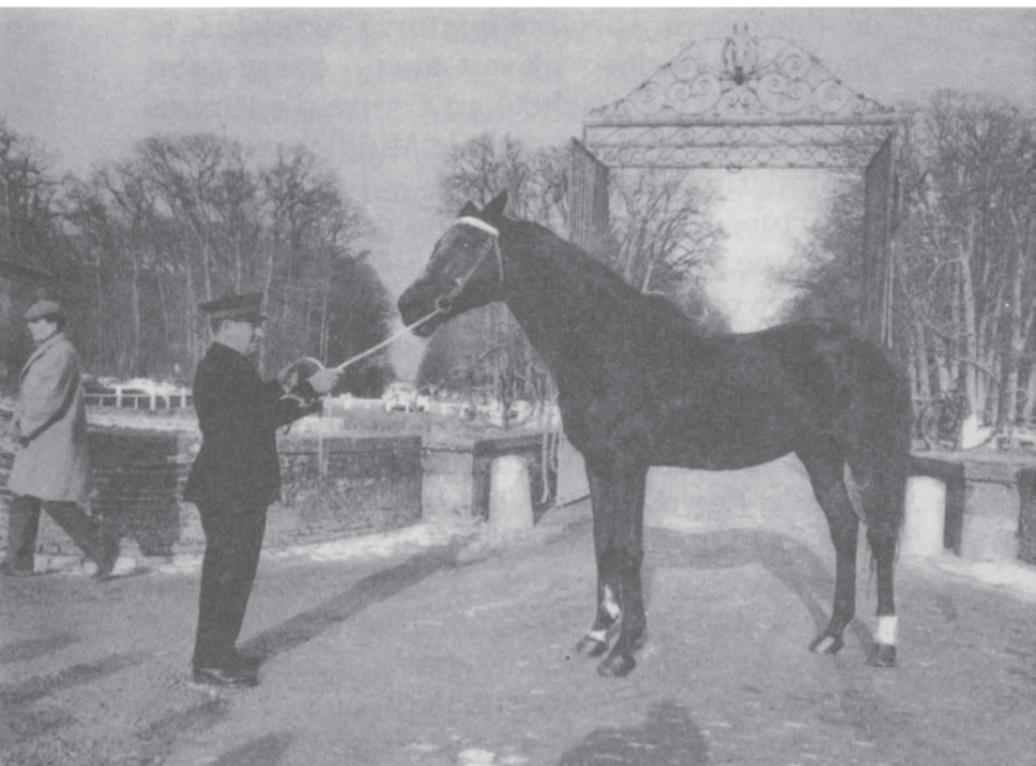
Mexico, j'ai monté plusieurs fois ce sacré Luteur sans parvenir toutefois à lui faire franchir un mur de... 0 m 80. Il n'y avait rien à faire. Durant une bonne heure, j'ai usé de tout mon savoir pour tenter de convaincre cet entêté. Pourtant, l'animal me plaisait énormément. Il était difficile et je savais que plusieurs soi-disant connaisseurs avaient refusé de s'y intéresser.

Mais je voulais parvenir à faire de ce cheval un grand crack.

Car j'avais la conviction que, remis graduellement en confiance, il pouvait devenir un véritable champion. Seule l'impression visuelle jouait, pourtant, et je n'étais nullement influencé par sa grande origine.

J'ai donc emmené ce fils du grandissime Furioso et de la jument d'agrément Bellone à Corneilla.

Sans doute dois-je ouvrir ici une parenthèse pour parler de Furioso, le Don Juan du Haras du Pin. Il s'agissait d'un pur-sang irlandais, remarquable par son étendue et par la majesté de son port. Mais s'il a été un extraordinaire étalon et si, à l'âge de vingt-cinq ans, il se trouvait à la tête d'une progéniture



*Furioso, le « Seigneur, du Pin » père de Lutteur B et de Pomone B
(photo Marcel Moreau).*

A CHEVAL SUR CINQ OLYMPIADES

de deux cent soixante-quatorze poulains et pouliches, Furioso n'avait aucun passé sportif lorsqu'il a été acheté au Centre d'entraînement de Beewburry, dans le Middlesex, par la Commission des Haras.

Virtuoso, que je n'ai pas pu utiliser aux J.O. de Rome, en 1960, était le fils aîné de Furioso et cinq des concurrents des J. O. de Tokyo, en 1964, montaient des produits du grand irlandais : Lutteur B., Monsieur de Littry, Eolo IV, Infernal et Joc de l'Ile.

Par la suite, je devais monter Mélisande, fille de Furioso, avec laquelle je participais aux C.H.I.O. de Bruxelles et d'Amsterdam où Kairouan, autre fils de Furioso, s'illustrait sous la monte du Hollandais Anton Ebben.

Je ne serais d'ailleurs pas surpris si plusieurs Furioso participaient aux J.O. de Mexico. Et pourquoi ne verrait-on pas Rodeo, né en 1960 et acheté par Michèle Cancre, aux Jeux de Munich, en 1972 ?



J'ai fait preuve, vis-à-vis de Lutteur, de beaucoup de patience. Les déboires qu'il

m'a causés ne se comptent pas. Au début, je lui ai vu faire un saut magnifique. Mais j'étais alors étalé dans l'herbe où il venait de me laisser choir...

Mais si Lutteur était têtue, je l'étais plus encore. Il est de sang irlandais. J'en ai aussi dans les veines, apporté par mon grand-père maternel, le colonel de Ferluc. Et je suis Catalan, de souche et de caractère. Or, quand un Catalan veut quelque chose, il le veut bien.

Il m'a fallu trois mois pour mettre ce phénomène à ma main. Pourtant, à l'écurie, il était très doux et paraissait avoir très bon caractère.

Tout bien pesé, il m'a fallu attendre la fin août et le C.H.I. de Royan pour me rendre compte que j'avais vu juste au sujet de ce cheval. Car, à Royan, il a fait une exhibition de toute beauté sur un parcours assez sévère.

C'est d'ailleurs en cette occasion que le colonel Broussaud, fin connaisseur, m'a dit :

« Surtout, Jonquères, gardez ce cheval. Vous tenez là un grand crack. »

Je ne doutais certes pas de la grande valeur de Lutteur, mais comment diable le garder ?

Après tout, on n'a pas toujours sous la main

A CHEVAL SUR CINQ OLYMPIADES

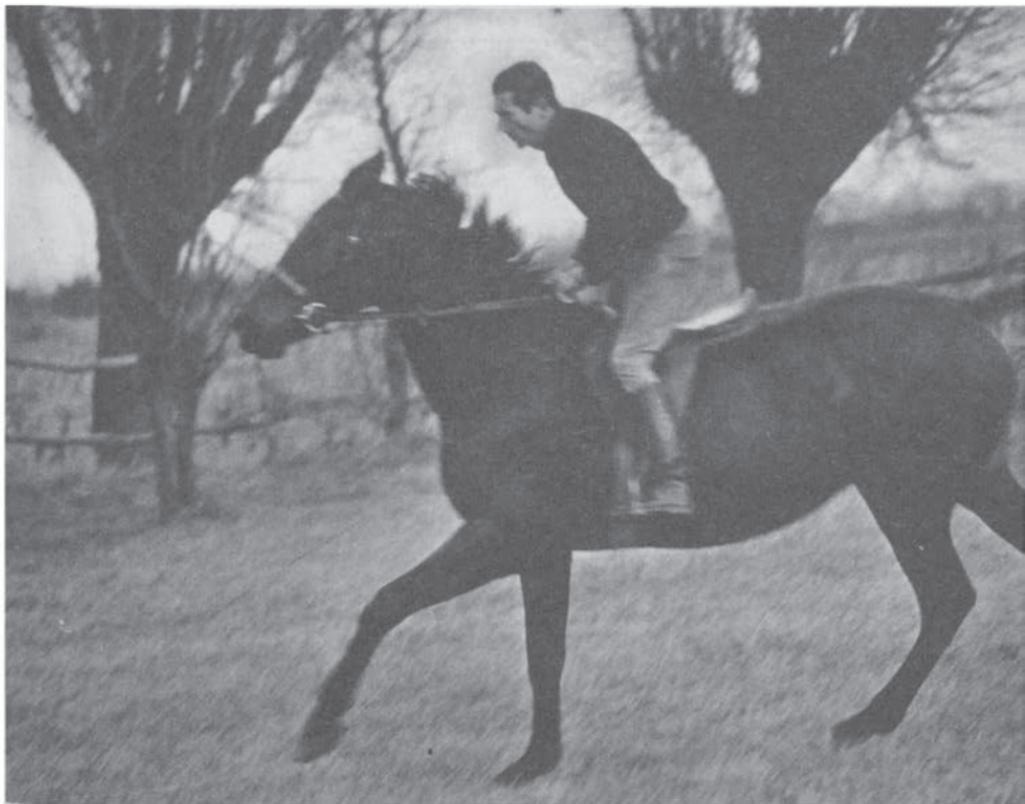
les millions nécessaires à l'achat d'un pareil sujet ! Voilà pourquoi j'ai demandé plusieurs fois à la Fédération d'intervenir. Mais les responsables fédéraux n'ont rien voulu entendre. Et c'est ainsi qu'excédé par les refus j'ai pris la résolution d'acquérir Lutteur.

Ce cheval répondait à toutes les questions que je m'étais posées alors que j'étais à la recherche d'un sujet sûr. De plus, il m'apparaissait comme le seul élément capable de me permettre d'atteindre mon objectif : aller à Tokyo.

Car je voulais, une fois de plus, participer aux Jeux Olympiques. Pourtant, à la Fédération Française de Sports Equestres, il n'était pas encore question d'envoyer quelqu'un au Japon. On m'a même dit qu'on ne tenait surtout pas à m'y déléguer, moi.

En fait, si quelques personnes, dans les bureaux de la rue Lauriston, songeaient à une représentation olympique, elle ne pouvait concerner que le Concours Complet d'Equitation !

L'idée d'aller à Tokyo a commencé à me tarabuster dans le courant de l'hiver, alors que



*Un temps de galop pour « ouvrir les poumons » à Corneilla
(photo Alain Taïeb).*

A CHEVAL SUR CINQ OLYMPIADES

je voyais Lutteur progresser tous les jours à l'entraînement.



Je dispose, à Corneilla, d'un terrain de travail privé : un pré rectangulaire de deux hectares, entouré de vignes et d'abricotiers, sur lequel j'ai disposé des barres naturelles en bouleau et dressé deux banquettes et un mur dont la vétusté fait peine à voir. J'avais agencé ce terrain en 1945 pour faire travailler L'Historiette et même creusé, à la pioche, une rivière dans laquelle jamais de l'eau n'a coulé, hormis les jours de grande pluie.

Certains penseront sans doute que j'ai fait, toute ma carrière durant, du travail artisanal. J'aurais pu peut-être me procurer de belles barres bicolores et faire confectionner les éléments d'un mur présentable. Mais l'idée ne m'en est jamais venue. Pour moi, l'essentiel a toujours tenu dans la nécessité de préparer un cheval dans un décor naturel et de faire de mon terrain à la fois un endroit de travail et un lieu de récréation.

Celui qui a dit que je répétais des études



A CHEVAL SUR CINQ OLYMPIADES

supérieures sur un terrain d'enseignement primaire a raison.

Je n'ai jamais tracé de programme précis d'entraînement mais j'obéis tout de même à certaines règles qu'exige le maintien en forme de mes pensionnaires.

Je ne saurais oublier les leçons que m'a données mon père, mais, l'équitation ayant grandement évolué depuis l'époque des premières leçons, je fais ce que je sens et surtout ce que j'ai envie de faire. En tenant compte, bien entendu, de ce qu'a envie de faire le cheval.

Car je persiste à penser qu'il ne faut pas ennuyer un cheval en le soumettant à un emploi du temps strict et en se disant notamment : « Mardi, à 10 heures, je vais sauter tels obstacles et mercredi, à 17 heures, tourner en cercle, à droite. »

A la vérité, je considère que c'est l'humeur du jour, celle du cavalier comme celle du cheval, qui doit régler le travail.

Un cheval est comme un athlète. Il lui arrive parfois de ne pas avoir envie de sauter. Comme il ne peut s'exprimer, c'est au cavalier d'interpréter.



*Les antérieurs vont toucher le sol tandis que les postérieurs s'effacent
(photo Alain Taieb).*

A CHEVAL SUR CINQ OLYMPIADES

Certains vont jusqu'à comparer le cheval à une mécanique. Or, c'est un être de chair qui a ses problèmes particuliers.

Aussi bien, quand le mien rechigne à « bouffer de l'obstacle », quand il ne me semble pas mettre du « cœur à l'ouvrage », je pars en promenade avec des rênes longues. Cela nous amuse tous les deux. Il fait si bon trotter et galoper dans la campagne !

Cependant, je considère comme nécessaire de sortir tous les jours : de trotter pour mettre en train, de galoper pour ouvrir les poumons et de procéder à des exercices d'assouplissement sur un thème progressif.

A mon sens, une heure, une heure et demie au plus, de travail par jour, suffit pour maintenir un cheval en forme.

L'essentiel est qu'il éprouve du plaisir à faire ce que lui demande le cavalier. Forcer un cheval à l'entraînement, c'est aller vers la saturation. L'obliger à sauter haut et souvent, c'est risquer de le blaser. Or, on ne peut exiger de bon rendement d'un cheval forcé ni de la constance d'un cheval blasé.



Un obstacle est passé et maintenant... au prochain (photo Alain Taïeb).



*Position de champion : le buste est immobile, la main reste sûre
(photo Alain Taieb).*





Le commandant Cavallé a dit de moi que je n'étais pas l'homme des longs essais et des expériences répétées. Sans doute avait-il raison à propos de certains chevaux que je n'ai pas aimé d'emblée. Mais il avait tort au sujet de Lutteur. Car, pour arriver à mettre cet animal à ma main, il m'a fallu des mois. On ne pouvait même pas lui toucher le bout des oreilles quand il est arrivé à Corneilla ! Mais il s'est petit à petit habitué à moi et nous sommes devenus de grands copains. Pourtant, il n'a jamais rien perdu de son formidable caractère. Heureusement, d'ailleurs.

L'entraînement en champ clos n'étant qu'un moyen de mise en condition et d'entretien physique, j'ai voulu entamer la saison 1964 très tôt, de manière que Lutteur prenne un certain métier. C'est ainsi qu'on m'a vu pour la première fois au C.H.I. de Berlin, au début de février.

Pour son premier concours sérieux, le fils de Furioso s'est affirmé sensationnel. J'ai en effet terminé presque tous les parcours sans faute et je n'ai été battu que de quelques



Le parcours terminé il faut retrouver son souffle (photo Alain Taieb).

A CHEVAL SUR CINQ OLYMPIADES

secondes, dans le Grand Prix de Berlin, par Jarasinski, sur Torro, et Schöckemohle, sur Freiherr. Comme il s'agissait là de chevaux confirmés et déjà bien préparés, j'ai pu me rendre compte, par comparaison, de la réelle valeur de Lutteur.

D'ailleurs, par la suite, d'autres résultats obtenus dans les Grands Prix devaient confirmer ceux acquis à Berlin : 1^{er} à Madrid, 3^e à Turin et 3^e à Nice.

Ainsi rassuré, je n'ai plus hésité. Puisque la Fédération restait aveugle et sourde, j'ai acheté Lutteur à Florence du Chaffaut. Le prix ? Cinq millions d'anciens francs, plus Câline, une très bonne jument de huit ans.

L'affaire a été réglée le jour... de la Saint-Pierre, le 29 juin 1964. Ce fut ma fête.



Les performances réalisées par Lutteur de février à juin, aussi bien que sa grande régularité d'action sur des parcours différents et souvent assez gros m'ont, bien entendu, rempli de joie. Toutefois, subsistait l'inquiétude motivée par l'attentisme de la maison mère.



Après le travail, le colonel Cavallé fait la critique (photo Alain Taïeb).

Je savais que je possédais, désormais, le meilleur outil de travail. Mais encore, fallait-il pouvoir l'utiliser sur le plan supérieur. Or, on se perdait toujours en parlotes, rue Lauriston, à propos de la représentation française à Tokyo.

D'ailleurs, aucune décision n'eût sans doute été prise si le commandant Cavallé n'était pas intervenu vertement à l'occasion d'une réunion tenue par les dirigeants fédéraux, en juillet, dans les salons de l'hôtel Budan, à Saumur.

On m'a rapporté qu'au plus chaud de la discussion le commandant a répliqué au capitaine Clavé qui le priait de me téléphoner pour une raison très particulière :

« Inutile de téléphoner, vous n'aurez qu'à le lui dire vous-même. En tout cas, vous serez bien obligé de retomber sur Jonquères parce qu'il est le seul, je dis bien le seul, à pouvoir gagner une médaille. »

Il paraît que cette phrase a tout déclenché. En tout cas, le colonel Crespin, chargé de la préparation olympique, l'a saisie au vol. Quelques heures après, la décision était prise : la



Retour à l'écurie par... la rue des Cavaliers (photo Alain Taïeb).

A CHEVAL SUR CINQ OLYMPIADES

France allait être représentée en jumping à Tokyo.

Je suppose qu'après avoir remporté ce premier succès le commandant Cavaillé s'est mis à frotter soigneusement son monocle, afin de dissimuler sa joie.

Quant à moi, j'ai appris la nouvelle de la bouche même du colonel Crespin, dans son bureau de la rue de Chateaudun, à Paris.

La préparation olympique se faisait plus sérieusement et tout ce que j'ai fait à partir de la fin juillet l'a été dans la perspective de Tokyo. Auparavant, j'y croyais bien un peu. Mais à partir de ce moment-là, j'y ai cru à 100 %.

CHAPITRE VI

« Marseillaise » à Tokyo

Je dois avoir quitté Rome, en 1960, avec la mine déconfite du chasseur qui rentre bredouille chez lui. Pas d'amertume, à peine un regret.

Je me suis vite fait une raison. Après tout, j'avais encore de belles années devant moi. La situation d'un cavalier de 40 ans ne saurait être comparée à celle d'un athlète, d'un footballeur et d'un rugbyman du même âge. Au contraire de la plupart des sportifs, le cavalier est en mesure de tirer un heureux parti de sa maturité. L'équitation est un long apprentissage et il n'est que de penser à mon compatriote Georges Calmon pour se rendre

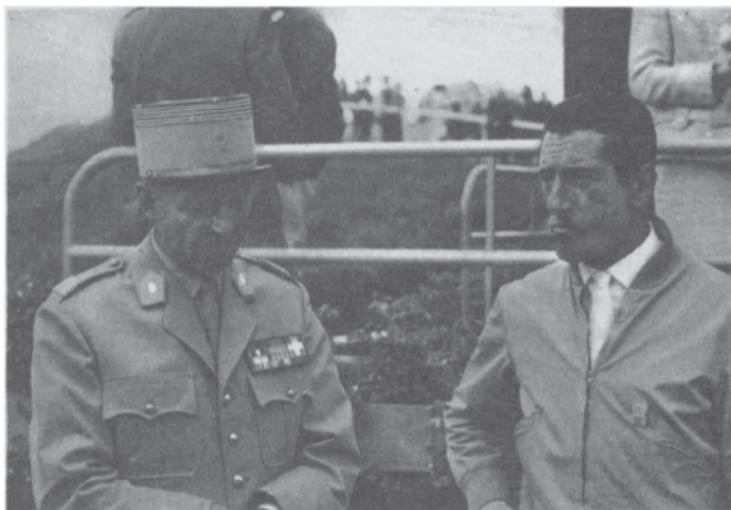
A CHEVAL SUR CINQ OLYMPIADES

compte qu'à l'âge de 50 ans un utilisateur est encore perfectible. N'empêche que David Broome, à 19 ans, a failli causer la sensation aux J.O. de Rome.

Quand je me suis envolé d'Orly, le 29 septembre 1964, après avoir terminé les vendanges à Corneilla, j'allais vers l'inconnu. Pourtant, les conditions d'accès aux Jeux étaient bien meilleures pour moi qu'elles ne l'avaient été quatre ans plus tôt. Je disposais en effet d'un cheval solide qui venait de se montrer extrêmement régulier durant près de six mois. Mais le problème était très différent.

A Rome, avec un cheval inconnu, je n'avais pu que jouer mon va-tout. Mais à Tokyo, compte tenu de toutes les histoires qui avaient précédé la sélection d'une équipe française, j'avais indéniablement un rôle à tenir. Ma responsabilité était engagée. Je n'avais pas le droit de décevoir ceux qui s'étaient engagés pour moi, et notamment le commandant Cavallé et le colonel Crespin.

A peine arrivé à Tokyo, j'ai dû rallier le centre équestre de Karuizawa en voiture. C'est là qu'étaient rassemblés les concurrents



Trois mois avant Tokyo en conversation avec B. Chevallier (photo de l'Information hippique)

du concours au complet. Il paraît qu'on voulait me mettre... au vert.

A Karuizawa, il faisait froid. Et moi qui sortais de l'été catalan, je ressentais plus que les autres la différence de température.

J'ai retrouvé Lutteur dans un box. Il ne m'a pas paru bien. Le changement de conditions de vie semblait l'avoir attristé. Je me suis mis à « gamberger » mais ça n'a pas duré longtemps. Après tout, que faisons-nous, Lutteur et moi, dans ce bled perdu ?

Janou Lefebvre, elle non plus, n'était à la fête. Et, pour tout arranger, elle a pris froid. Elle était à ce point abattue, lorsqu'elle a regagné Tokyo quelques jours plus tard, que le colonel Crespin, alarmé, l'a logée dans un hôtel confortable au lieu de lui imposer la promiscuité du village. Encore une décision salubre du patron de la délégation française. Et Janou lui en a su gré.

Evidemment, j'ai rouspété. Je savais que tous nos adversaires du concours hippique se trouvaient à Tokyo où ils disposaient d'excellentes installations. J'ai demandé à partir et j'ai fini par obtenir raison le 7 octobre.



Les concurrents des épreuves équestres avaient le loisir de s'entraîner sur un terrain parfaitement aménagé, à Badgi Koen, un quartier de Tokyo. C'est là que je me suis remis au travail avec mon bai brun : de longues promenades, quelques pointes rapides et très peu d'obstacles. Je tenais à ce que Lutteur gardât l'essentiel de son influx.

Je crois bien, d'ailleurs, que bon nombre

de mes adversaires ont présenté à Tokyo des chevaux fatigués. Nous avons tous, derrière nous, une saison pleine au cours de laquelle la plupart des cracks avaient été fréquemment sollicités. Or, à Badgi Koen, certains ont cru bon d'intensifier encore leur travail.

En ce qui me concerne, j'ai toujours considéré comme une bonne méthode le fait d'« économiser » mes chevaux. Le concours hippique commande la sagesse. Malheureusement, la multiplication des concours oblige le cavalier à se multiplier lui-même. Tant pis pour lui s'il ne dispose pas d'un nombre suffisant de chevaux pour faire face aux exigences des programmes.

Après une semaine, environ, d'entraînement solitaire, j'ai senti venir la grande forme. Quelle merveilleuse impression ! On passe des jours à régler des détails, à effacer quelques défauts, à effectuer des mises au point. Et puis, tout d'un coup, ça tourne rond.

Le 16 octobre, avant d'aller déjeuner à la japonaise chez des amis, j'ai tenu à effectuer un test. Lutteur s'est montré excellent. On aurait dit une mécanique parfaitement réglée et bien huilée.

A CHEVAL SUR CINQ OLYMPIADES

Le lendemain, j'ai écrit sur mon carnet :

« Lutteur est formidable. Je dois gagner. »

Et l'épreuve devait avoir lieu exactement sept jours plus tard.

Moi-même me sentais en forme parfaite, au physique comme au moral, avec tout de même des picotements au cœur. Il ne s'agissait pas d'angoisse, parce que j'y croyais très fort, mais d'une excitation nerveuse provoquée par l'attente et par le souci de réussir un beau coup, un truc sans bavure.



Il a plu dans la nuit du 23 au 24 comme il avait plu avant l'épreuve du 5 000 mètres. Je sais quelle inquiétude a eue Michel Jazy en entendant ruisseler l'eau sur les toits métalliques. En ce qui me concerne, les rafales m'ont réveillé et j'ai pensé au terrain. Je craignais qu'il ne fût trop lourd. Car tous les pépins sont à craindre sur une pelouse glissante.

J'ai tout de même passé une bonne nuit, bien que très courte. Ne fallait-il pas être de-



*Premier obstacle du parcours olympique. Les plus gros reste à faire
(photo de l'Information hippique).*

A CHEVAL SUR CINQ OLYMPIADES

bout dès 5 heures 30, afin de se présenter sur le terrain à 7 heures ?

J'ai fait vite car deux choses importantes me préoccupaient : d'abord bien reconnaître mon parcours ; ensuite échauffer Lutteur, car il faisait très froid.

Sur le terrain voisin du Stade Olympique où l'on pouvait détendre les chevaux, je me suis rendu compte tout de suite des dégâts provoqués par l'ultime attente. Il n'y avait là que visages pâles et crispés. Nuit blanche ou trac ? Les deux sans doute.

La vue de certains obstacles, dans ce matin livide, n'était vraiment pas faite pour remettre les esprits d'aplomb

A propos, il faudrait que je dise, avant de l'affronter, ce qu'est un parcours olympique.

Suivez le guide :

N° 1 : Haie barrée de 1,30 m.

N° 2 : Oxer de bouleau : 1,35 × 1,40 × 1,50 m.

Des obstacles hauts et larges, très variés, sur un parcours à effectuer en deux manches.

- N° 3 : Claie de bambou à barre en retrait : 1,50 m.
- N° 4 : Oxer de barrières à barres rouges et blanches sur bidet : 1,40 m × 1,70 m.
- N° 5 : Stationata bleue et blanche : 1,50 m.
- N° 6 : Oxer de bouleau : 1,45 × 1,50 × 1,45 m.
- N° 7 : Mur de briques rouges : 1,60 m.
- N° 8 : Triple
a) Oxer de barres vertes et blanches avec appel (mur gris et claie de bambou) ;
b) Mur : 1,50 m.
c) Barre de Spa : 1,50 m × 1,70 m.
Séparations : 7 m de a à b et 10 m de b à c.
- N° 9 : Oxer de barrière et barres : 1,50 m × 1,70 m.
- N° 10 : Barrière verticale) barres rouges et blanches : 1,50 m.

A CHEVAL SUR CINQ OLYMPIADES

N° 11 : Mur gris à élément supérieur :
1,50 m.

N° 12 : Double
a) Oxer appelé vert et blanc : 1,40
× 1,45 × 1,45 m.
b) Oxer de barres : 1,50 × 1,50.
Séparation entre a et b : 7,50 m.

N° 13 : Rivière : 5 m de large.

N° 14 : Oxer de barres rouges et blanches
avec mur intérieur : 1,45 × 1,85 m.

Longueur du parcours : 870 m.

Il s'agissait donc, pour que tout fût parfait, d'effectuer dix-sept sauts et de couvrir près de 900 mètres dans un temps inférieur à 1'57". Il fallait aller vite tout en cherchant la précision. De la vitesse, certes, mais surtout pas de précipitation.



J'ai pris le départ sans la moindre inquiétude bien que nombre de concurrents partis avant moi soient rentrés au paddock la mine

déconfite. Je me sentais en état de grâce et Lutteur me paraissait merveilleusement alerte. Pourtant, j'ai commis deux fautes durant le premier parcours et dépassé le temps plafond. En tout, neuf points de pénalisation, un de plus qu'à Helsinki, douze ans plus tôt.

Mes fautes : la rivière et l'oxer final. Fait curieux : c'était la première fois que Lutteur « faisait de l'eau ». Bien sûr, le terrain glissant n'était pas parfait mais je gardais l'impression de n'avoir pas abordé la mare au mieux. C'était à moi d'endosser la responsabilité de la faute et d'éviter d'en commettre une autre dans le second parcours.

Car, de même qu'à Helsinki, j'étais... condamné, si je voulais assurer le coup, à réussir le sans faute *absolu* après le déjeuner. Or, personne n'y était parvenu le matin, les moins pénalisés étant l'Anglais Robeson, l'Australien Fahey et le Portugais Duarte Silva, avec huit points.

Inutile de dire que j'avais « photographié » le parcours, durant le premier tour. Il s'agissait sans doute d'une précaution de simple routine, mais encore importait-il de ne pas la négliger tout en m'efforçant de solutionner

A CHEVAL SUR CINQ OLYMPIADES

les problèmes posés par l'abord et le passage des obstacles.

Car le concours hippique n'a rien à voir avec le 110 et le 400 mètres haies que pratiquent les athlètes. Aucun obstacle ne se ressemble en principe, aussi bien dans la forme que dans la hauteur et la position. On n'aborde pas un oxer de la même manière qu'une barrière et on n'attaque pas une rivière de la même façon qu'un mur. S'il faut virer à droite avant de sauter tel obstacle, l'instant d'après c'est vers la gauche qu'il faut aller chercher tel autre. Quant aux combinaisons, les doubles et les triples, elles sont loin de simplifier le jeu.

Voilà pour les difficultés du métier.

Le jumping, à l'échelon international, n'est jamais simple et moins encore facile. C'est sans doute pourquoi les grands spécialistes ne sont pas légion.

Mais tout a fort bien marché, dans le second tour.

L'ambiance n'était plus la même, dans le stade. Au froid du matin avait succédé un temps doux et humide comme celui qui règne habituellement en France à l'entrée de l'au-

tomne. De plus, la vaste arène avait fait le plein, dès après le déjeuner, en prévision de la cérémonie de clôture. Et l'Empereur était là, entouré de toutes les personnalités.

Le concours olympique de sauts d'obstacles a le rare privilège de fixer toutes les attentions, d'attirer tous les personnages officiels, de concentrer l'intérêt. Cela tient au fait qu'il vient seul au programme après la liquidation de toutes les autres disciplines. Au fait aussi, certainement, qu'il constitue une attraction réelle.



Avant de prendre le départ, j'avais rapidement fait mes comptes. Ce n'était plus Robeson, Fahey et Duarte Silva qu'il me fallait battre mais le jeune Allemand Hermann Schridde sur Dozen II. Pénalisé de 12 points dans le premier parcours, il n'avait commis aucune faute d'obstacles dans le second, mais tout de même pris un point trois quarts pour dépassement du temps plafond..

Mon passif étant de 9 points, il ne me fallait pas dépasser le meilleur « score » : 13



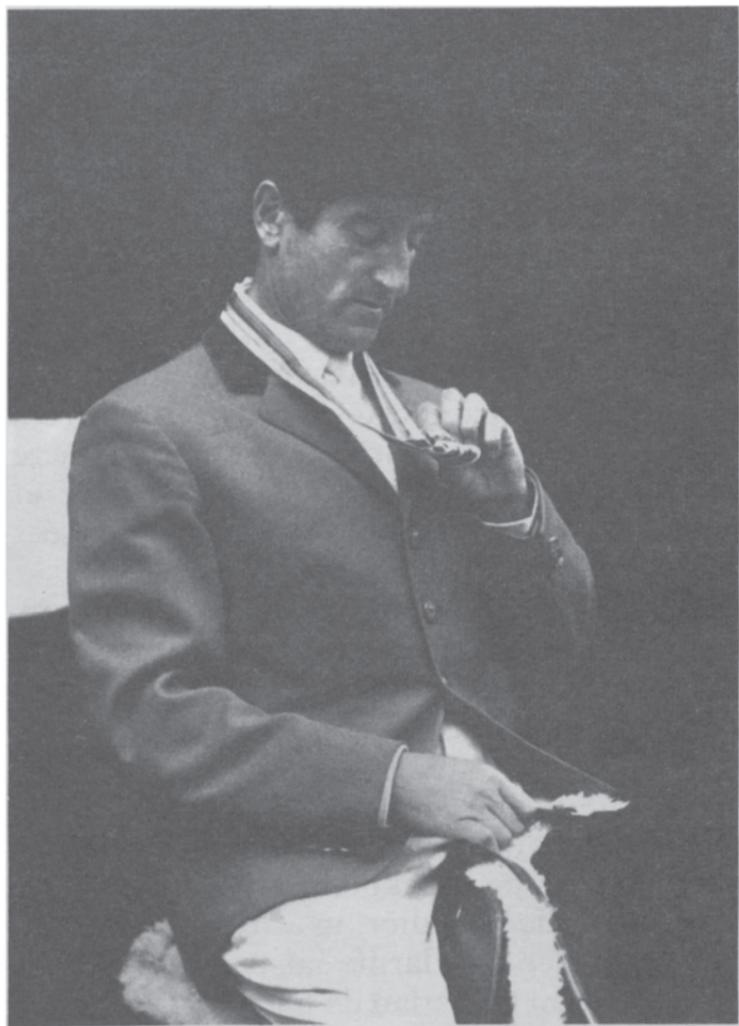
Médaille d'argent pour l'équipe. Le dernier geste officiel de M. Avery Brundage (photo de l'Information hippique).



*Trois hommes sur un podium, de gauche à droite : Schridde, Jonquère.
d'Oriola, Robeson (photo de l'Information hippique).*



*Un sourire et une médaille d'or. Mission remplie. Sayonara Tokyo
(photo de l'Information hippique).*



*Un sourire et une médaille d'or. Mission remplie. Sayonara Tokyo
(photo de l'Information hippique).*

points 3/4. Autant dire que je n'avais droit qu'à une seule faute, cette faute que j'étais bien décidé à ne pas commettre.

Tout s'est fort bien passé jusqu'au n° 12. A peine si j'avais légèrement tutoyé le mur. Restait la rivière, au 13. Cette fois, je l'ai abordée en toute lucidité. Et c'est après le passage de cette mare aux canards que j'ai vu pointer la victoire. Certes, il y avait encore à passer, après une courbe à gauche, ce sacré oxer du 14, haut, épais, solidement planté et sur lequel bien des ambitions étaient passées de vie à trépas.

Mais Lutteur a voltigé par là-dessus, magnifique, impérial, extraordinaire.

Devant moi, l'aiguille de la grande horloge s'était arrêtée à 1'56''5/10. J'avais donc fini en avance !

Et je le tenais mon... zéro de conduite, le zéro absolu qui n'avait jamais été affiché depuis les Jeux de Stockholm, en 1956.

Jean-Claude Gaudier m'a repris Lutteur. J'ai vu briller une larme au coin de l'œil de mon vieil ami Christian de Castries. Et, monté sur le podium, face à l'empereur Hirohito, j'ai écouté la « Marseillaise ».



*Félicité après le succès de Tokyo par le ministre Maurice Herzog
(photo de l'Information hippique).*

A CHEVAL SUR CINQ OLYMPIADES

Voilà pourquoi je m'étais battu quatre ans durant.

Le soir, après le cocktail officiel et les accolades d'usage, je suis allé arroser cela avec les copains et, bien entendu, avec le cousin Christian, comme en 1952, à Helsinki. Mais les cabarets de Tokyo sont plus accueillants que ceux d'Helsinki.

Le village olympique dormait quand je suis rentré... assez tôt. Enfin, j'ose supposer qu'il était tôt car, si je garde un souvenir précis de mes parcours olympiques, le troisième, le nocturne, n'est que brume entrecoupée de vives lueurs. On m'a parlé de geishas, le lendemain. Sans doute en ai-je rencontré au cours de ma folle équipée. Mais je serais bien en peine de dire où et comment... le pourquoi étant exclu.

CHAPITRE VII

Une Jument au nom de Déesse

Après Tokyo, que de promesses émises et non tenues ! Que de plans établis et oubliés dans les cartons !

L'Agriculture a même publié en novembre 1964 un communiqué ainsi conçu :

« Alors qu'elle était considérée il y a encore dix ans comme un exercice aristocratique par excellence, l'équitation tend maintenant à n'être plus qu'un sport parmi les autres pratiqué dans tous les milieux citadins ou ruraux, bourgeois ou ouvriers. Les sociétés hippiques sont en constant accroissement : de 298 en 1961, elles sont passées à 387 en 1964. Aussi le Ministère de l'Agriculture a-t-il décidé

A CHEVAL SUR CINQ OLYMPIADES

de développer l'équitation populaire en France, en mettant le sport hippique à la portée et plus particulièrement des jeunes. Faire monter à cheval 250 000 cavaliers, tel est son premier objectif. Cette réalisation nécessite quatorze mille chevaux de selle, ce qui situe immédiatement l'ampleur du problème... »

Est-ce cette ampleur qui a donné à réfléchir aux fonctionnaires de l'Agriculture ? Toujours est-il que rien, mais alors rien du tout, n'a été fait de ce qui devait l'être.

Mais alors faudra-t-il toujours laisser à l'initiative privée le soin de préparer les victoires dont les organismes d'Etat se serviront ensuite, à grand renfort de communiqués, pour... amuser la galerie ?

Pourtant, il suffit parfois d'un seul homme pour ouvrir des portes qui semblaient condamnées à jamais. Un homme qui sait ce qu'il veut et qui agit.

Quelque chose a changé, après Tokyo, dans la manière de voir les choses à la Fédération Française des Sports Equestres. Or, ce changement, je devrais dire cette évolution, est dû à la venue du colonel Boyer, grand connaisseur d'hommes et de chevaux autant qu'il est

POMONE



P.A.B.



FURIOSE & HARMONIE

CALABROTTI 20 - MILANO - TEL. 02/47811111



gros fumeur de pipe. Par ailleurs, le retour du commandant Cavallé au poste de chef d'équipe a grandement servi notre cause.

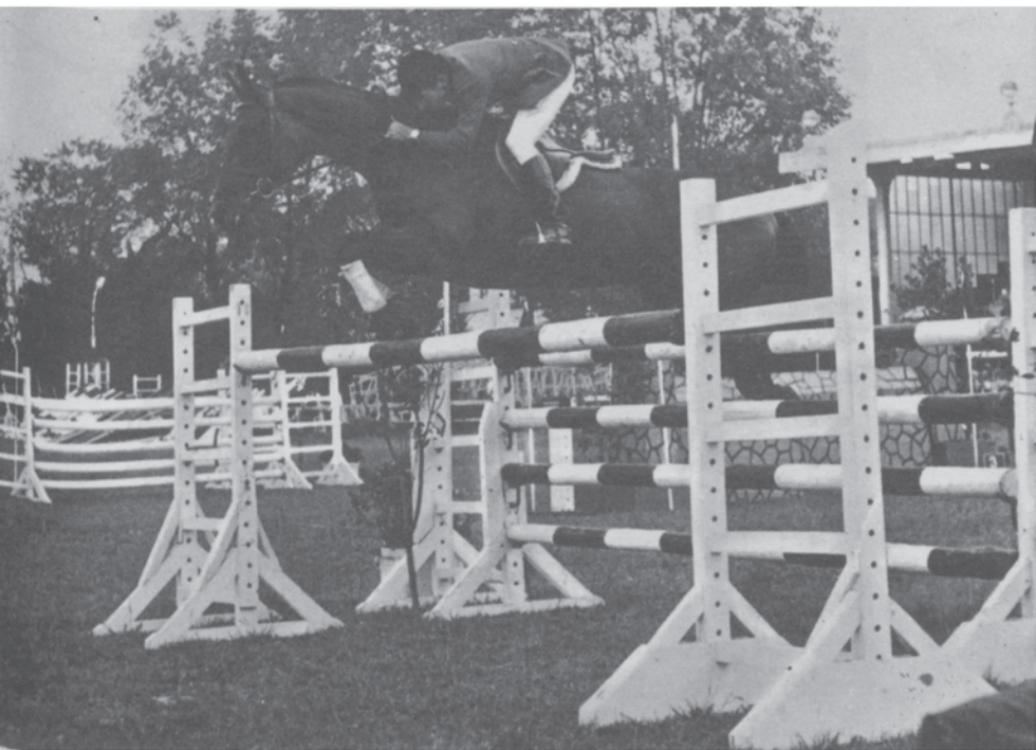
Jusqu'à la nomination du vétérinaire-colonel Boyer au titre de Directeur Technique des Sports Equestres, je m'étais senti seul et le plus souvent déçu. Il m'arrivait même de piquer des crises à cause du comportement de certains de nos dirigeants, même les plus hauts placés.

C'est ainsi qu'un beau jour, pour avoir voulu mettre les points sur les « i » et dit la vérité sur la gestion des sports équestres, j'ai été mis à pied pour deux mois, ce qui m'a notamment obligé de suivre le C.H.I.O. de Genève des... tribunes.



On doit, je dois surtout au colonel Boyer, l'achat, au nom de la Fédération, de Pomone B, une jument extraordinaire qui mérite bien de porter un nom de déesse.

Dans ses « propos du mois » (*Information Hippique* de novembre 1966) mon ami Roger-Louis Thomas a écrit :

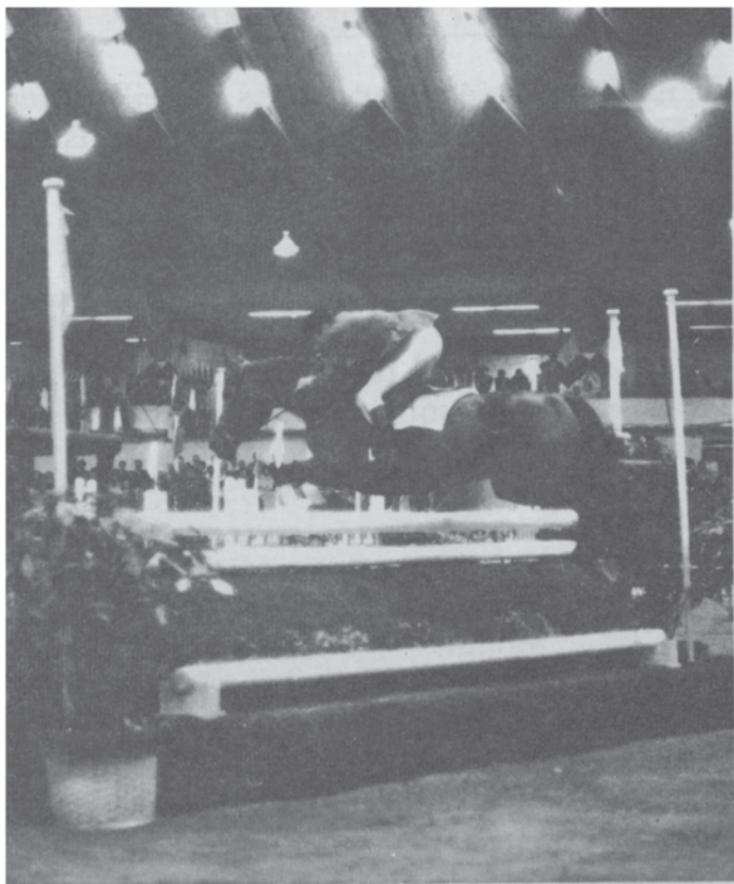


Jonquères avec Pomone à Biarritz. On fait connaissance

« Sans un geste du colonel Boyer, un geste d'autant plus audacieux et d'autant plus méritoire que notre Directeur National des Sports Equestres se savait parfaitement « dans le collimateur », la victoire argentine n'aurait pas été possible. J'ai suivi avec trop de régularité, d'attention et d'espérance son installation à son nouveau poste pour passer sous silence aujourd'hui — à l'heure où Pomone B et Pierrot le remboursent au centuple — l'initiative heureuse qu'il a prise en faisant admettre la jeune jument dans le piquet fédéral et en la confiant à Jonquères.

« Lui qui a acheté de bons chevaux, qui tient avec une méticulosité et une franchise sans pareilles un « livre de bord » qui m'a confondu un certain jour d'août 1965 par sa richesse vétérinaire et sportive, à proprement parler par sa valeur d'acte authentique et d'indispensable document de base dans le dossier du cheval en vue de sa carrière et de son exploitation, me permettra aujourd'hui de dévoiler les « notes en marge » que voici. Elles ont été écrites le 10 août 1966 :

« Pomone B — d'Oriola. Grande Dame, elle l'est : dans sa silhouette, son étendue, sa façon



Bon passage de talus avec barres au C.H.I.O. de Nice

de marcher les épaules déliées, l'oreille attentive, le regard hautain ; dans son psychisme : elle veut bien se donner à qui la comprendra et l'aimera, elle refuse de se livrer. Elle a le sens de ses possibilités, de sa valeur. C'est une grande maîtresse, pas une concubine. »

« Il est exigeant, volontaire, dominateur. Il a le sens de ce qu'il faut demander, veut posséder, c'est un besoin. Son génie lui permet de brûler les étapes. Les heurts sont des caresses, les oppositions un désir chaque jour plus violent.

« A Dinard, un grand couple s'est uni publiquement face à l'adversité : celle du ciel et celle des hommes. Souhaitons-lui bonne route. »

Ce n'est pas à moi de commenter. Et je n'ai pas à rougir. En fait, les événements ont donné raison au colonel. Mais même si quelque chose n'avait pas marché dans ce « mariage », j'aurais toujours su gré à notre nouveau directeur national de s'être... mouillé.

Certes, il savait bien où il allait. Sa connaissance du cheval est telle qu'elle ne peut être seulement le fruit de longues études. Elle tient du don.



Après la victoire dans le championnat d'Allemagne 1967

Mais le colonel Boyer a fait ce que personne, avant lui, n'avait osé faire. Il a pris la responsabilité de payer son prix une jument de super-classe. Or, nul n'ignore qu'on ne plaisante pas chez nous avec les questions de gros sous, surtout au niveau des fédérations.



En 1965, Lutteur m'avait fait une saison extraordinaire, parvenant à battre tous les records de gains et enlevant notamment le très dur et très spectaculaire Derby de La Baule. Mais, au début de 1966, la fatigue et une certaine boiterie m'ont obligé à maintes reprises à laisser mon généreux bai-brun au repos et même à l'arrêter complètement au mois d'août, après le C.H.I. de Dinard.

On a cru d'ailleurs Lutteur perdu pour le jumping, mais des soins attentifs et un travail progressif effectué après son retour à Corneilla l'ont heureusement remis en jambes, vers la fin de 1967.

Or, c'est au moment précis où Lutteur B a dû s'arrêter que sa demi-sœur Pomone B s'est révélée.

Je dis « demi-sœur » car elle est aussi une fille de Furioso. Sa mère, Harmonie, quant à elle, descendait d'une noble lignée de trotteurs.

Si Lutteur est né à Camembert, dans l'Orne, Pomone, elle, a vu le jour dans la Sarthe, chez M. Antoine Nail.

Ainsi, Furioso m'aura servi longtemps, de Virtuoso à Pomone, en passant par Mélisande et Lutteur. D'ailleurs, je ne désespère pas d'utiliser un jour quelque petit-fils du « Seigneur du Pin »...

Cela n'a pas été facile, au début, avec Pomone. Un cheval n'est pas comme une dix-chevaux : on ne le rode pas, on le met « à sa main ». C'est à la fois un jeu de patience et une épreuve de force.

J'ai monté Pomone dans quelques concours après que le colonel Boyer me l'eut confiée et, notamment à Barcelone et à Vichy. Or, impossible de terminer le moindre parcours, cette satanée jument, hautaine et capricieuse, me faisant refus sur refus.

Rien n'est plus vexant que de se trouver brusquement en panne devant un obstacle. Pour certains, c'est là un véritable aveu... d'im-

A CHEVAL SUR CINQ OLYMPIADES

puissance. Mais le refus est rarement prévisible. Le cheval n'avertit pas. Il dérobe ou s'arrête pile, au moment précis où on croit qu'il va bondir. C'est pourquoi il arrive assez souvent à des cavaliers de prolonger tout seuls l'élan... en s'envolant par-dessus l'encolure. Je sais parfaitement ce que c'est, j'y suis passé. Et notamment à Rome, devant près de quatre-vingt mille personnes !

Donc, ce fut parce que Lutteur était devenu indisponible que je montai Pomone à Dinard dans le Grand Prix. Une véritable révélation ! Ce jour-là, Pomone eût pu tout passer. Elle volait. Ensuite, elle n'a pas cessé de progresser. Il me fallait bien une telle satisfaction pour compenser la peine que je ressentais en pensant à mon pauvre Lutteur.



Au concours de Biarritz, fin août 1966, la jument s'est affirmée une nouvelle fois sensationnelle. Au point que la décision a été prise, à l'échelon fédéral, de l'envoyer, en dépit de certaines hésitations motivées par sa jeu-

UNE JUMENT AU NOM DE DÉESSE

nesse, au championnat du monde, organisé à Buenos-Aires.

Il convient tout de même de dire que, mis en confiance par la tenue de la jument et par la répétition de ses performances, j'avais insisté auprès du colonel Boyer pour qu'il me fût permis de défendre les chances françaises au sommet mondial. Car après tout, l'occasion d'enlever le titre ne se présente que tous les quatre ans, et encore...

A Buenos Aires, Pomone a fait une impression extraordinaire. Je revois encore le prince Philip tourner autour d'elle, admiratif et posant une foule de questions sur ses origines, ses mensurations, etc...

Quant aux éleveurs des pampas argentines, ils se demandaient comment on avait pu faire pour créer un animal d'un tel modèle.

Pourtant, Pomone avait sérieusement souffert, au point de perdre cinquante kilos, durant le voyage en avion Milan-Buenos Aires. Mais deux jours après son arrivée, elle était complètement retapée, ce qui laissait supposer de sacrées facultés de récupération.

CHAPITRE VIII

Un Championnat de Rêve

Quand Jean-Claude Gaudier, mon palefrenier, est arrivé à Buenos-Aires avec Pomone, il avait quelques raisons de s'inquiéter de l'état de celle-ci. Le voyage, en effet, avait été très difficile du fait de l'arrêt de l'un des moteurs de l'avion, incident qui obligea les accompagnateurs à transférer, en plein vol, quelques chevaux d'un bord à l'autre, de façon à stabiliser l'appareil.

Cependant, lorsque j'ai monté la jument sur le terrain de polo, elle avait déjà récupéré.

Le stade de polo de Buenos-Aires est une pure merveille. Je n'ai jamais rien vu de mieux au monde. On comprend aisément, en

découvrant de telles installations, pourquoi les Argentins sont aussi forts dans la pratique de ce sport.

L'Argentine est le pays où le cheval est roi. L'amour du cheval y crée une sorte de climat familial et fait que le « ganadero » des pampas se trouve parfaitement à l'aise, comme ce fut le cas au Club Hippique Argentin, dans les milieux mondains. D'ailleurs, une fois en selle, tous les cavaliers se ressemblent là-bas, sous la culotte de cheval et la chemisette de coton. S'il y a un snobisme, il n'apparaît pas.

Le Club Hippique Argentin se trouve en bordure du célèbre Palermo, le bois de Boulogne de Buenos-Aires, qui, selon les gens bien informés, constitue le plus grand et le plus important complexe sportif mondial. Il n'est que de voir se dresser, tout près du club, la masse imposante de la « cancha » du River Plate pour avoir une idée du volume de l'architecture sportive dans la capitale argentine.

Pour moi, Français, tout n'a été que surprises. En commençant par cet énorme stade de River Plate, auquel le proche Rio de la Plata a donné son nom et dans lequel quelque 70 000 « socios » ont un droit d'entrée per-

manent, où ils trouvent tout ce dont ils ont besoin pour se distraire et se détendre et où ils peuvent même faire griller leur « asado » en plein air.

Pas étonnant, donc, que le « mondial » de concours hippique se soit déroulé dans une ambiance extraordinaire, la plus intense en tout cas que j'aie jamais connue en vingt ans d'activité internationale.



Certains ont dit que « tout le monde n'était pas là », dans cette confrontation au sommet. Certes, les Allemands, les Américains et les Anglais ne s'étaient pas déplacés, mais il y avait tout de même le tenant du titre, Raimondo d'Inzeo, le champion d'Europe Nelson Pessoa, le vainqueur du Tournoi sud-américain, Americo Simonetti, plus quelques cracks de haute valeur internationale tels Graziano Mancinelli, H.-M. Arrambide, Anton Ebben, Alvarez de Bohorquès, etc.

En tout cas, les Allemands aussi bien que les Américains et les Anglais n'auraient pu m'empêcher de ne commettre aucune faute

d'obstacle dans les trois épreuves qualificatives. Car, tout de même, il existe en jumping des points de comparaison qui permettent de juger dans l'absolu.

De plus, il n'y a pas d'exemple de manifestation de cette importance, hormis les Jeux Olympiques, qui aient attiré l'ensemble des valeurs mondiales.

Le championnat du monde comportait trois épreuves qualificatives : un parcours de chasse, une puissance et un parcours de coupe, lequel, selon le règlement, comportait deux manches.

Dans la « chasse », j'ai fait en sorte d'éviter la faute sans pousser exagérément ma jument. Cette sorte d'épreuve a ceci de particulier qu'elle incite maints concurrents à « bourrer » à fond, chaque faute d'obstacle n'étant sanctionnée que de six secondes. C'est ainsi, notamment, que Nelson Pessoa est parvenu à se classer sixième en 82''1, après avoir renversé deux barres, alors que je me suis trouvé septième avec un « sans faute », en 83''5. Quant à Mancinelli, il avait pris la première place, avec l'Irlandais Oxo Bob, en 71''4, au

terme d'une ébouriffante course contre la montre.

Or, et j'y reviendrai plus loin, Mancinelli, en dépit de cette prise de position initiale, n'allait pas se qualifier pour la finale à quatre.

Quant à moi, j'avais délibérément joué la prudence et je n'en éprouvais aucun regret dans l'immédiat, bien que mes adversaires les plus dangereux fussent classés devant moi.

Tout est calcul dans les compétitions de ce genre qui présentent certaines analogies, toutes proportions gardées, bien entendu, avec les courses d'endurance automobiles et les épreuves cyclistes comme le Tour de France, la Vuelta d'Espagne ou le Giro d'Italie.

Comme disent les pilotes de rallyes, « il faut savoir garder des chevaux sous le pied ».

Moi, je tenais à économiser celui qui était sous moi.

Avant le début de la puissance, le lendemain, je me souviens avoir dit à un ami :

« Ce n'est sans doute pas terrible, mais j'ai l'impression, pourtant, que la barrière n° 7 va faire mal. On l'a plantée là comme un véritable juge de paix... »

Les événements, une fois encore, m'ont

A CHEVAL SUR CINQ OLYMPIADES

donné raison. J'avais pourtant affaire à des cavaliers de métier, mais peut-être en « voulaient-ils » plus que ne pouvait donner leur cheval. Toujours est-il que la fameuse barrière a coûté cher à quelques-uns des mieux placés et surtout à Graziano Mancinelli qui, avec 7 points 1/2 de pénalisation, s'est trouvé pratiquement hors du débat.

Le terrain était sec et Pomone s'est promenée sur les sept obstacles, passant magnifiquement la fameuse barrière et remportant le barrage qui m'opposait à l'Espagnol Alvarez de Bohorquès, sur Quizas, et à l'Uruguayen Nestor Nielsen, sur Arapey.

Là, je suis passé une nouvelle fois sans faute bien que l'oxer fût à 1,80 m, la stationnata et le droit final à 1,70 m. Bohorquès, moins heureux, devait concéder une faute et Nielsen, deux.

Décidément, Pomone me plaisait de plus en plus et j'avais l'impression qu'autour de la piste nombreux étaient ceux qui commentaient à avoir un sérieux « béguin » pour elle.

Ayant gagné la « puissance », je me trouvais second du classement derrière l'outsider de ce championnat : de Bohorquès. J'avais

donc gagné cinq places sans autrement solliciter ma jument que mon fidèle Jean-Claude Gaudier allait bichonner avec son savoir habituel et, aussi, avec cette tendresse qu'il avait longtemps réservée au seul Lutteur B.

Le troisième jour, il plut à seaux au cours de la matinée et le terrain était très lourd, de larges flaques d'eau apparaissant même à certains endroits, quand débuta la dernière épreuve qualificative sur un double parcours de Coupe compliqué de 14 obstacles dont un double, un triple et l'habituelle rivière.

Les problèmes posés étaient donc nettement différents de ceux traités la veille et l'avant-veille, le plus délicat tenant dans l'état précaire de la pelouse.

Je ne saurais dire si Pomone s'est moins sentie en sécurité que les jours précédents. Toujours est-il qu'elle m'a imposé un refus dans chaque parcours et devant le même obstacle : le premier du triple, un mur peint en blanc et jaune et d'abord relativement facile.

Tout bien pesé, ces deux refus m'ont coûté le minimum : 8 point 3/4 au total. Mais mon vieil ami Raimondo d'Inzeo, sur Bowjak, un

puissant alezan irlandais dont il terminait le dressage, était passé deux fois sans faute et cette réussite lui ouvrait fort opportunément, alors qu'il commençait à ne plus y croire, l'accès à la finale.

A l'addition des points obtenus dans les trois épreuves, je me trouvais en tête, avec 43, devant Alvarez de Bohorquès, 38 1/4, Raimondo d'Inzeo 36 1/2, et Nelson Pessoa, 35 1/2. Le brillant cavalier brésilien, en terminant quatrième, sur Huipil, de l'épreuve de Coupe, était venu « coiffer » Graziano Mancinelli crédité de... 35 pts 1/4 au total. Ainsi, à un quart de point près, l'ex-champion d'Europe et vainqueur, dans ce « Mundial », de la première épreuve, se voyait interdire l'accès à la finale. Drôle de coup dur pour un cavalier d'un tel tempérament et d'une telle classe !



Il ne restait plus que la finale à disputer suivant une formule lancée en France et qui a fait son chemin, étant donné son caractère éminemment spectaculaire : chaque finaliste devait en effet effectuer quatre parcours, le

premier avec son cheval, les trois autres avec chacun des chevaux de ses adversaires.

Le premier parcours allait faire la décision. En effet, si je tournais sans faute avec une Pomone plus impériale que jamais, d'Inzeo et Pessoa prenaient 10 points et le pauvre Bohorquès, à qui son fougueux Quizas avait fait mille misères, 15.

Après le deuxième tour, je menais avec 4 points devant Pessoa, 10 ; d'Inzeo, 18, et Bohorquès... 19.

Mais l'Irlandais Bowjak me coûtait ensuite 8 points et me faisait passer un bien désagréable frisson dans le dos. Pourtant, je restais en tête à l'issue du troisième tour avec 12 points, devant Bohorquès, 19 ; Pessoa 24 $\frac{3}{4}$ et le malchanceux d'Inzeo, 26.

En somme, je pouvais encore me permettre une faute au cours du dernier tour, mais j'héritais de Quizas, une vraie teigne, qui avait accumulé... 37 points $\frac{3}{4}$ de pénalisation sous les montes de Bohorquès, d'Inzeo et de Pessoa. Quant à l'Espagnol, mon seul opposant dangereux, il avait encore à monter Bowjak, crédité d'un sans faute avec Pessoa.

Il me faut ouvrir ici une autre parenthèse

A CHEVAL SUR CINQ OLYMPIADES

pour mieux « cadrer » mon état d'esprit dans la minute présente.

L'année d'avant, j'avais bêtement laissé filer le titre européen dans le cadre du C.H.I.O. d'Aix-la-Chapelle, sans doute le plus important concours du monde en raison de l'extrême difficulté de ses parcours.

Nettement en tête, comme je l'étais à Buenos-Aires, à l'issue des trois premières épreuves, je pouvais me permettre une faute dans la dernière et prendre ainsi un titre que je n'avais encore jamais pu décrocher.

Je me souviens qu'avant le début de cette ultime confrontation Nelson Pessoa, bon second, était venu me dire :

« En somme, Pierrot, nous allons faire un mano a mano... »

Ainsi opèrent deux matadors qui, au cours d'une corrida, doivent tuer alternativement trois « toros » chacun.

Nous parlions « toros » dans une compétition hippique sans nous douter que nous répétions l'histoire... de la peau de l'ours.

Cette dernière épreuve européenne comportait quinze obstacles. J'en avais passé treize sans éprouver la moindre crainte quand, sub-

mergé par une sorte d'euphorie, j'ai tout bonnement... oublié la quatorzième et avant-dernière barre, un truc anodin que Lutteur aurait certainement effacé avec sa facilité coutumière.

C'était fichu !

Et Pessoa ? Il allait être victime, à son tour, d'une erreur de Gran Geste sur la rivière. Et dire que le cheval brésilien n'avait, jusqu'alors, jamais mis un pied dans l'eau !

Finalement, Hermann Schridde, mon adversaire n° 1 de Tokyo l'année précédente, avec Dozen, devenait champion d'Europe.

Il revenait de loin, celui-là ! Si vous aviez vu alors jubiler les Allemands ! Quant à moi, vexé comme un turfiste qui vient par sa faute de rater le gros tiercé, j'ai mis des jours et des jours à chercher une explication. Je ne l'ai jamais trouvée, d'ailleurs.



Dernier tour ! Dans la tribune, le Président de la République, le général Ongania, devisait avec le prince Philip, duc d'Edimbourg. Durant la semaine précédente, ils avaient joué

au polo ensemble et le président, homme de cheval remarquable, s'était distingué.

Nous avons déjeuné sur la pelouse, au pied du club-house, et fait honneur à un steak épais comme un Larousse et arrosé d'un vin rouge capiteux venant de la riche province de Mendoza, qui frange la Cordillère des Andes, à l'Est.

On mange remarquablement bien en Argentine où les restaurants ressemblent à ceux d'Italie, du sud de la France et de la Catalogne espagnole. Et si l'on veut, le soir, prendre une bouffée d'ambiance méridionale — de notre Midi, pardi — on va faire un petit tour au « Bistrot », près du Palermo, où Jo Bouillon, l'ex-mari de Joséphine Baker, accueille tous ses clients en amis.

Ah oui ! j'allais l'oublier. ce dernier tour... Raimondo et Nelson ne pouvant plus rien espérer, il importait pour moi de tirer le maximum de Quizas. Pas question, en tout cas, de spéculer sur une faute de Bohorquès. Je le savais en grande forme et je m'étais aperçu durant les parcours précédents, qu'il avait de surcroît la veine pour lui.

Et me voilà parti ! Il y avait sept obstacles

UN CHAMPIONNAT DE RÊVE

à franchir et la rivière à passer, juste avant le poteau d'arrivée. Un... deux... trois... sept... C'était dans la poche. Alors, tant pis pour le panache ! j'ai fait prendre un bain de pieds au brave Quizas qui le méritait bien et j'ai terminé au petit trot.

Cette fois, je l'avais, ce titre mondial ! Après avoir précédemment participé à trois finales, c'était bien mon tour de l'emporter.

Inutile de dire que nous avons fêté l'événement dans le respect des grandes traditions équestres, vainqueur et battus participant à vider les flacons avec la même allégresse.

Si j'avais consenti à vendre Pomone, après mon succès, je l'aurais fait dix fois. Mais elle ne m'appartenait pas et, même si elle avait été ma propriété, je ne l'aurais pas cédée pour une fortune.

Nous étions en octobre 1966 et la jument n'avait que sept ans. Elle devait progresser encore — c'est d'ailleurs ce qu'elle a fait — et je me réjouissais à l'idée de ce qu'elle allait être en octobre 1968, à Mexico.

CHAPITRE IX

Viva Mexico !

Octobre 1967. Je suis parti à Mexico avec mes camarades de l'équipe de France : Janou Lefebvre, Marcel Rozier et Hubert Parot. Notre grand « manager », le colonel Boyer, était lui aussi du voyage.

Si un tel déplacement a paru logique à certains, comme s'il s'agissait de simple routine, moi j'ai trouvé ça formidable. C'est vraiment une chance, pour un sportif, d'aller dans un pays pareil !

Les Mexicains ont-ils voulu nous faire une bonne surprise ? En tout cas, ils nous ont logés au... « Parc des Princes », un hôtel épataant fait de petits pavillons, avec une piscine



Retour des Jeux olympiques de Mexico avec [nom] (à gauche) et Parot [nom] (à droite) (photo de l'informa [nom] pique).



accueillante et de nombreux moyens de se distraire. Je crois bien n'avoir jamais autant joué à la pétanque qu'à cet endroit-là.

Il n'y a rien de tel que les boules pour se libérer l'esprit et je comprends mieux les Marseillais et Marcel Pagnol depuis ce mois d'octobre 1967.

Les chevaux ayant besoin de repos après leur voyage aérien, j'ai profité de l'occasion pour emmener ma femme à Acapulco. Une vraie merveille ! Si vous voulez vous refaire une santé, allez à Acapulco. En ce qui me concerne, j'en suis reparti en magnifique forme et pressé de remonter à cheval.

A propos de chevaux, je dois faire appel au colonel Boyer pour bien situer le sujet. Feuilletons son rapport (confidentiel) :

« Sur les simples observations visuelles faites par mes soins — et en dehors des examens bio-physiologiques très poussés effectués par le vétérinaire-commandant Crombé — on peut tirer les indications suivantes :

« Le voyage ne fatigue les chevaux que de façon passagère et, sur un plan d'ensemble, ils retrouvent leur forme de départ quarante-huit heures après leur arrivée. La raison ma-

jeune est sans doute que le décalage horaire joue de façon infiniment moindre chez les animaux en général et les chevaux en particulier, lesquels prennent leur repos, en toute occasion, de jour et de nuit.

« Sur le plan individuel, les réactions sont cependant différentes : au quatrième jour, Pomone et Prince Charmant étaient gais, légers et souples dans leurs actions, Roméo un peu mou et Quitus très essoufflé après un simple travail au pas. Il est vrai que ce dernier avait pris un volume important pendant les jours de repos motivés par le voyage.

« Vers le huitième jour et jusqu'au treizième : baisse générale chez tous les chevaux, et, en particulier, chez Pomone qui, pendant deux ou trois jours, s'est traînée littéralement sur le terrain, même dans un travail léger. Le creux de Quitus, apparu le premier, a été le premier à disparaître. Roméo, malgré son énergie naturelle, et Prince Charmant avaient une respiration accélérée, même dans un travail léger.

« Du quatorzième jour à la fin du séjour : reprise de vigueur chez tous les chevaux et, en particulier, chez Pomone qui réapparais-

sait progressivement dans sa plénitude et devenait somptueuse à partir du vingt-et-unième jour. Quitus était, lui aussi, remarquable d'énergie, mais Prince Charmant n'avait pas sa verdeur européenne et paraissait blasé malgré une très bonne condition. Roméo, enfin, compensait son essoufflement par son énergie. »

De ces observations, le directeur technique devait tirer les premiers enseignements que voici :

« Si des règles et une durée d'adaptation peuvent être actuellement définies, il est hors de doute que la condition physique et l'aptitude en altitude ont un caractère différent suivant les individus. Aussi bien me paraît-il nécessaire de baser notre sélection, pour le concours : sur le degré de sang, le tempérament, la volonté, l'énergie des chevaux. Ceux qui manquent d'âme ne sont pas valables. »



Les entraînements avaient lieu le matin sur le terrain en terre rapportée du Centre Equestre militaire. Qu'est-ce que j'ai pu voir à ces

moments-là ! Certains cavaliers crevant et abrutissant leurs chevaux par un travail à l'obstacle absolument forcené, montant et remontant jusqu'à vingt et trente fois pour des sauts isolés ou des combinaisons. Que pouvait-il rester de ces animaux dont la hantise de toucher était entretenue systématiquement par des barrages sous toutes les formes ? Des bêtes fatiguées et blasées, certainement. D'ailleurs, les échecs enregistrés par la suite ont prouvé à quel point une telle manière de préparer les sauteurs était néfaste. Mais les utilisateurs l'ont-ils compris ?

Je ne le crois pas.

Et je refais appel au colonel Boyer, à propos de ce dressage très particulier :

« C'est un dressage basé sur des règles nettement définies, mais aussi sur des actions souvent brutales qui engendrent une obéissance dans la contrainte, et même dans la peur. On peut se demander si cette manière d'opérer, qui a justifié sa valeur par des résultats certains dans le passé, reste valable dans l'actualité. L'élevage, quel que soit le pays d'origine, s'est orienté beaucoup plus vers le sang et ce qui était possible et rentable avec

des chevaux ayant autour de 30 ou 35 % de sang risque de devenir négatif avec des chevaux atteignant 70, 80 % ou même davantage. C'est une simple opinion basée sur l'observation, la compréhension, le sens de la psychologie animale que nous possédons, nous Français. L'avenir permettra de la vérifier dans les faits. »



En ce qui me concerne, j'ai bénéficié à Mexico de tous les éléments favorables à la recherche d'un résultat positif : repos, décontraction et travail régulier, dans les quinze derniers jours, avec la jument.

Résultat : Pomone et moi étions très gais et pleins d'optimisme le jour de l'épreuve individuelle qui a eu lieu au « Campo Monte », sur un ancien terrain de polo très plat et régulier, un peu dur tout de même en dépit de la qualité du gazon régulièrement entretenu par l'arrosage.

Le parcours comportait treize obstacles dont trois doubles, les difficultés majeures tenant dans le n° 6, un Spa de 1,50 m x 2 m et

dans la rivière, large de 4,80 m, qui venait après un double et que suivait un vertical de 1,50 m.

C'est le double n° 7, toutefois, qui a provoqué le plus de fautes. Il s'agissait d'un oxer de 1,35 m sur 1,60 m suivi à 10,50 m d'une barre en A, très meuble, de 140 m × 2 m. Ce double m'a coûté 4 points dans le premier parcours du fait d'une très légère faute des postérieurs sur l'oxer.

Par contre, tout s'est heureusement bien passé dans la seconde manche terminée sur un « sans faute ».

Ainsi, je me suis trouvé en barrage, opposé au Mexicain Manuel Saucedo Carrillo qui montait un pur-sang d'origine canadienne : Tolteca. Saucedo, cavalier de métier, était un concurrent d'autant plus sérieux qu'il montait un cheval de grande classe.

En ce qui concerne les Mexicains qu'on n'a pas coutume de voir en Europe — faut-il rappeler que l'un d'eux, Humberto Marilès, avait gagné en 1948, à Londres? —, il semble qu'ils aient flairé durant notre séjour chez eux de quel côté venait... le bon vent. En effet, le colonel Boyer a remarqué que, durant les deux

A CHEVAL SUR CINQ OLYMPIADES

premiers tiers de la période d'entraînement, les Mexicains ont travaillé avec l'œil tourné vers les Allemands, copiant leurs gestes et leur méthode. Or, dans le dernier tiers et jusqu'au début des épreuves, un revirement très net s'est produit : le geste et... l'esprit étaient devenus français !

Je reviens au barrage : Pomone, une fois de plus, m'a offert un « sans faute » et Saucedo a dû s'incliner. Le parcours était sérieux, cette fois, et la réussite de la jument n'en a été que plus significative.

Trois jours après, j'ai participé, bien entendu, à l'épreuve par équipes gagnée par les Mexicains avec... 60 points de pénalisations. Là encore, je suis passé une fois sans faute, le matin, mais l'après-midi, Pomone, très chaude et difficile à contrôler, a fait tomber le premier du triple.

Dans cette Coupe des Nations qui fut assez décevante, le parcours à couvrir deux fois comportait quatorze obstacles dont un triple et un double. Ce qui revient à dire que les chevaux durent effectuer trente-quatre sauts dans la journée.

Si l'épreuve avait comporté un classement

individuel officiel, j'aurais encore gagné devant... Manuel Saucedo Carrillo. Voilà qui prouvait indéniablement la régularité mathématique et les grandes difficultés de récupération de Pomone et du pur-sang canadien Tolteca.



Mexico m'a séduit. J'y avais gagné le Grand Prix en 1952, avec Ali Baba. Cette fois, c'est avec Pomone que j'ai réussi le grand chelem.

Et l'altitude ? A vrai dire, je n'en ai pas souffert bien que j'aie pu lire sur le rapport du colonel Boyer :

« Les deux points sur lesquels toute l'attention devra être portée sont : la réservation de Pomone pour un nombre limité de grandes épreuves ; la préparation physique et la mise en condition parfaite de P. Jonquères d'Oriola qui, même dans son grand succès, même dans ses prestations éblouissantes, a terminé ses parcours très essoufflé. »

Ce rapport adressé au colonel Crespin, Directeur des sports, m'a d'ailleurs éclairé — je

A CHEVAL SUR CINQ OLYMPIADES

devrais dire éclairé de l'extérieur — sur ma propre évolution. Il contient en tout cas un point de vue que, s'il était le mien, je me garderais bien d'émettre.

Le voici :

« Pour en terminer avec Jonquères d'Oriola, il est très intéressant de noter l'évolution qui, avec l'âge, et sans doute la pensée de son avenir, s'est faite dans son esprit et son comportement : d'Oriola n'est plus un être enfermé dans un individualisme et, même, un égoïsme exacerbé. Il est mûr pour aider des plus jeunes par ses conseils, sa technique et son exemple. Il faut en faire un capitaine d'équipe autour duquel seront groupés trois ou quatre jeunes cavaliers de valeur. Organiser leur équipement, créer, entretenir un climat de confiance et d'enthousiasme, étudier tous les problèmes en commun me paraît être l'objectif de cette fin d'année pour être prêts en octobre 1968. »

Le colonel est bien gentil mais à lire (en cachette) son rapport, j'ai pris... un coup de vieux.



Etude d'un parcours au C.H.I.O. d'Aix-la-Chapelle (photo de l'Information hippique).



Il est peut-être bon de revenir quelques mois en arrière afin de compléter cette année 1967. Certes, mon succès de Mexico, dans sa forme actuelle aussi bien que dans les promesses d'avenir qu'il contenait, m'a fait grand plaisir. Mais celui que j'ai remporté à Aix-la-Chapelle, au début de l'été, m'a comblé de joie. Il convient de dire qu'il y a quelque chose d'absolu, de véritablement marquant dans le fait de gagner à ce C.H.I.O. qui est sans doute le plus important du monde. En effet, tous les cracks sont là et les parcours, toujours très sévères, ne pardonnent aucune erreur de jugement, aucune faute, fût-elle bénigne.

Les initiés ne s'y trompent pas puisqu'ils vont toujours en nombre important à Aix-la-Chapelle où le Stade hippique peut recevoir plus de cinquante mille spectateurs.

Pomone ne m'a pas paru bien au cours des trois premiers jours du meeting. Elle avait en effet souffert assez longtemps d'un refroidissement contracté au début de l'année, à Berlin, et elle manquait indéniablement d'entraînement.

Mais la compétition avançant, la jument s'est faite et elle s'est retrouvée dans les épreuves éliminatoires du championnat d'Allemagne.

Je tenais à ce titre de champion d'Allemagne qui, pour le grand public, ne signifie peut-être pas grand-chose, mais qui n'en demeure pas moins l'un des plus significatifs du palmarès international.

Dans la finale, Pomone s'est conduite en super-championne. A croire qu'elle aussi avait un compte à régler avec les grands produits des élevages étrangers !

Le parcours, que nous avons dû couvrir deux fois selon la classique formule de Coupe, était de ceux qu'affectionnent les Allemands : très « gros » et méticuleusement calculé pour ne laisser aucune chance aux sauteurs de valeur moyenne.

Pomone est passée deux fois sans faute alors que la puissante cavalerie allemande ne pouvait éviter tous les pièges. Mais Nelson Pessoa s'en était sorti lui aussi sans dégâts, avec son brun Huipil. Et il a fallu recourir au barrage pour nous départager.

A CHEVAL SUR CINQ OLYMPIADES

Un Français et un Brésilien au barrage d'un championnat d'Allemagne, c'était plutôt cocasse, non? Et j'ai battu Pessoa ! Cela, croyez-moi, il fallait le faire, car le Brésilien est l'un des plus habiles, en tout cas le plus élégant des utilisateurs du monde.

CHAPITRE X

Les Récoltes d'Octobre

Contrairement à un point de vue assez répandu, le jumping n'est pas précisément un sport saisonnier comme le football, le rugby et la natation, par exemple. A preuve les meetings de janvier, de février et de novembre qui ouvrent et ferment un calendrier établi sur trois saisons : printemps, été, automne. Bien sûr, les concours les plus courus, du moins par le public, sont ceux organisés du début mai à la fin octobre.

Le problème ainsi posé au cavalier consiste à maintenir ses chevaux en forme durant neuf mois sur douze, au moins. Le coureur cy-

cliste, qui démarre en mars dans Paris-Nice et termine en octobre dans le Tour de Lombardie est en mesure, lui, de raisonner sa saison et de se fixer des objectifs. Le cheval, en ce qui le concerne, ne peut qu'obéir. Il est entièrement tributaire des intentions et de l'humeur de son cavalier. A celui-ci, donc, de calculer pour deux.

J'ai déjà dit que je n'aimais pas exploiter à fond les possibilités d'un cheval, de manière à ne pas le « blaser ». L'influx peut être comparé au gaz contenu dans un briquet. Plus on allume celui-ci, et plus la flamme baisse. La multiplicité des efforts, leur intensité aussi agissent de même sur l'influx d'un animal.

Je n'ai jamais autant souffert moralement qu'au moment où j'ai senti un cheval perdre progressivement de sa spontanéité, de ses forces, de sa joie de sauter. Car, dans un pareil cas, le cavalier se trouve privé de ressources, plus encore que l'automobiliste qui voit venir la panne sèche.

L'automobiliste a toujours la possibilité d'aller s'approvisionner à un poste d'essence, même s'il doit le faire à pied. Le cavalier, par contre, ne peut faire autre chose que de ren-

voyer son cheval au pré, s'il n'est pas trop tard.

A mon sens, et c'est là d'ailleurs ma politique, quels que soient mes engagements, la seule façon d'éviter toute perte de régime en cours d'exercice annuel, est de doser le travail des chevaux en toute période, de manière à prévenir la fatigue.

Le bon pilote ne poussera jamais son moteur à 8 000 tours s'il a été averti par le constructeur que la limite est à 7 500.

Or, qui connaît vraiment la limite des chevaux et qui sait où tel cheval plafonne ? Ici, pas de compte-tours et moins encore de sonnette d'alarme. Il faut « en laisser toujours sous le pied », un point, c'est tout.



Forcer un cheval à faire ce dont il n'a pas envie, c'est donner la fessée à l'enfant qui trouve sa soupe trop chaude. J'ai vu « barer » des chevaux une demi-heure avant un parcours — le procédé est d'ailleurs interdit depuis un certain temps par les règlements — et je me suis toujours demandé pourquoi on agissait ainsi. Le cheval est prêt ou n'est pas

prêt pour un concours. Et ce n'est pas un procédé d'intimidation de dernière heure qui influera sur son comportement.

Mais qui empêchera jamais certains utilisateurs de considérer leurs montures comme de simples « bêtes à concours » ?

Quand je pense qu'autrefois on allait jusqu'à utiliser une peau de hérisson fixée au bout d'une perche pour obliger certains chevaux timorés, ou mal préparés, à sauter plus haut !

Le respect que j'ai pour mes chevaux m'a toujours incité à les traiter avec modération. Certes, il faut qu'ils travaillent. Mais je ne leur demande pas davantage qu'un bon entraîneur d'athlétisme demande à un spécialiste du 400 ou du 800 mètres. Tout est question de dosage, aussi bien dans la musculation que dans le rythme et la durée de l'effort.

Un cheval bien entraîné est un cheval qui a envie de galoper et de sauter, et qui récupère.



Je crois que je dois à mon esprit d'économie les succès les plus significatifs de ma car-

rière. Je n'ai certainement rien inventé et Christian de Castries dira qu'à son époque, c'est-à-dire dans les années 30, nombreux étaient ceux, et lui notamment, qui n'exigeaient de leurs chevaux que des efforts épisodiques. Il faut tout de même considérer qu'à ce moment-là les champions avaient davantage de montures au piquet et que les exigences des calendriers national et international étaient moins importantes que de nos jours.

J'ai gagné des épreuves dans toutes les périodes de l'année, de février à novembre, mais à part mon succès olympique de début août à Helsinki, c'est tout de même en octobre que j'ai réussi mes plus beaux coups.

Qu'on en juge : Tokyo en 1964, Buenos Aires en 1966, et Mexico en 1967.

A quoi cela tient-il ? Essentiellement au fait que Lutteur B et Pomone B ont été « conservés » pour la fin de la saison et entraînés d'une manière telle qu'ils ont pu affronter les plus grandes difficultés avec l'essentiel de leurs moyens.

Un fait me paraît tout de même troublant : mes deux chevaux d'octobre sont des pro-

A CHEVAL SUR CINQ OLYMPIADES

duits d'un même étalon, Furioso. Le sang a-t-il une influence saisonnière ? C'est là une question que je pose aux statisticiens et aux spécialistes de la génétique.

Je sais pertinemment que Lutteur et Pomone vont aussi bien sur le lourd que sur le sec. La jument m'en a donné notamment la preuve à Buenos-Aires, lors du championnat du monde. Parfaite les deux premiers jours sur une pelouse normale, elle n'a commis aucune faute d'obstacle, le troisième jour, sur un terrain gorgé d'eau de pluie.

Quant à assurer que Lutteur et Pomone sont davantage des chevaux d'octobre que des sauteurs d'avril, de mai ou de juin, voilà qui me paraît difficile. Mais l'essentiel, tout bien pesé, n'est-il pas qu'ils se soient trouvés en forme parfaite au moment précis où ils devaient l'être ?

« C'est en octobre qu'on fait le meilleur vin », disent les Bourguignons.

Je me garderai bien de les contredire, moi, le vendangeur de septembre.

En tout cas, mes récoltes d'octobre m'ont rapporté de l'or.



CHAPITRE XI

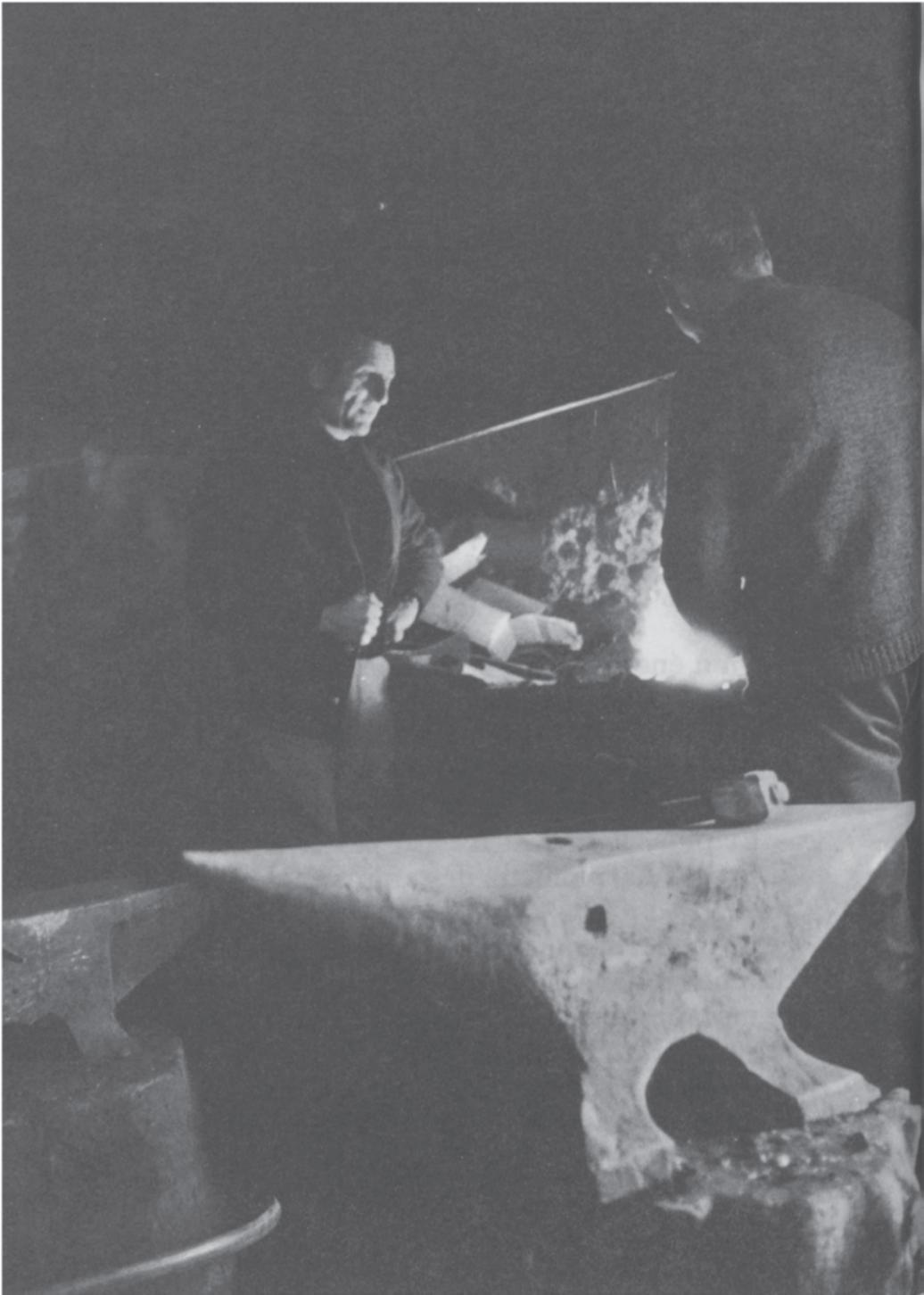
Cheval, mon grand Ami...

On a énormément écrit sur le cheval et ses rapports avec l'homme. Tant il est vrai que l'homme et le cheval étaient faits pour s'entendre et pour coopérer, aussi bien dans une foule de tâches que dans la pratique du sport.

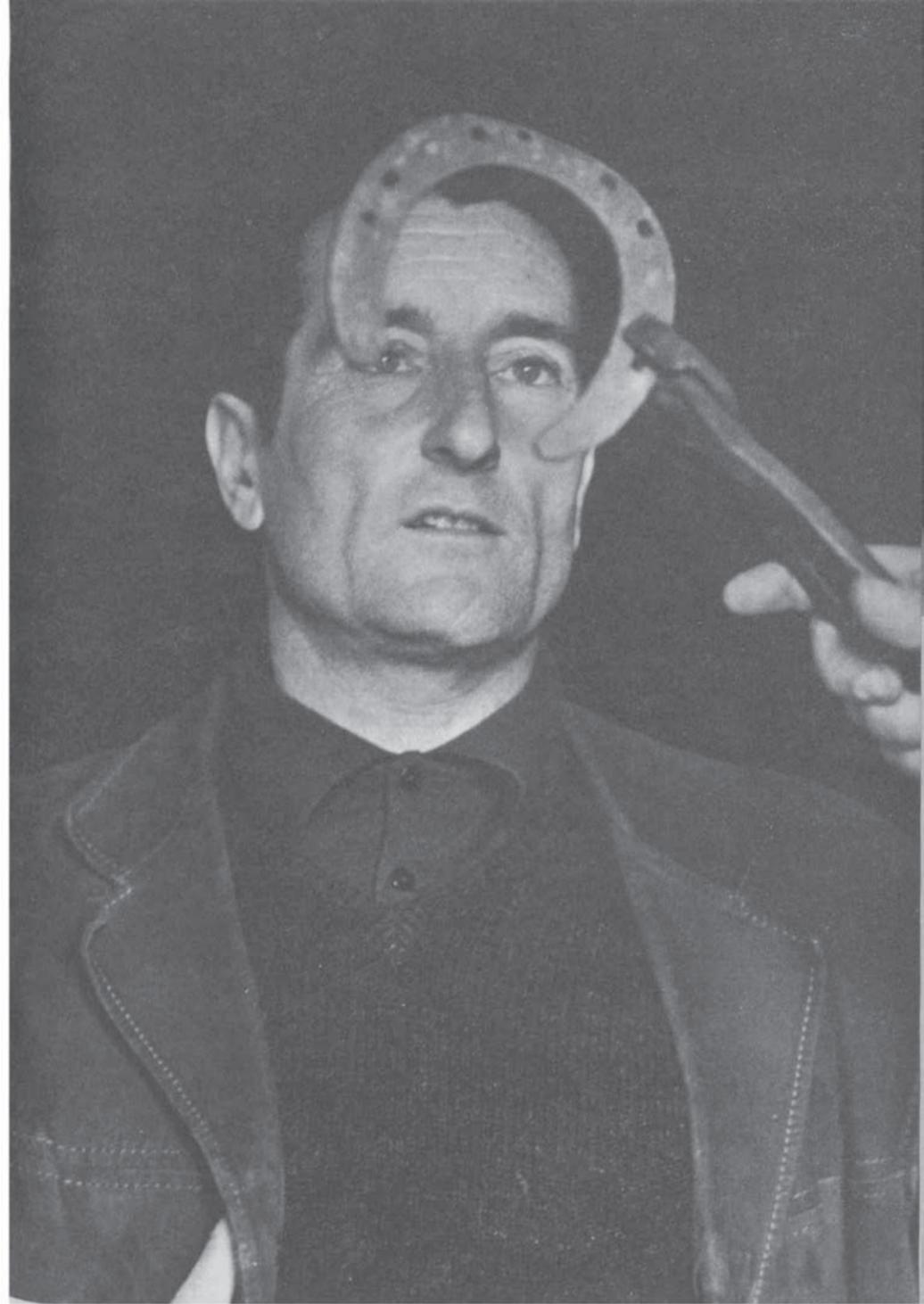
Et puis, le cheval n'est-il pas le plus beau et le plus harmonieux des animaux de la création ?

Le modernisme a mis la machine à la place du cheval dans de nombreux domaines. Mais la mécanique ne peut pas et ne pourra jamais remplacer l'animal partout.

J'aime l'automobile que je considère comme nécessaire et dont je me sers sans



Un cheval doit être bien chaussé. Le maréchal s'en charge (photo Alain Tai b).



Porte bonheur ? Non, un outil de travail très précieux (photo Alain Taïeb).

doute davantage que du cheval. Les distances et le temps commandent et il ne me viendrait pas à l'idée d'atteler un demi-sang à une voiture légère, comme le faisait encore mon père, pour aller faire un tour à Perpignan.

Pourtant, je pourrais tenter de comparer l'automobile au cheval, en pensant à l'accélérateur. Il faut que le cheval réponde aux jambes de son cavalier comme l'accélérateur répond au pied du pilote.

En fait, si la voiture peut être mise à la disposition de n'importe quel individu (je ne parle pas des autos de course) et si cet individu est en mesure, après trois brèves leçons, de prendre le volant et de foncer, l'utilisation du cheval — je ne parle pas encore d'équitation — commande la communion de deux êtres vivants non, pas dans la même foi, certes, mais dans une forme d'esprit très particulière, habituelle à l'homme et très perceptible chez l'animal.

D'autre part, si l'on éprouve un plaisir évident à conduire une auto — bien que pour une minorité cette conduite prenne la forme d'une corvée — c'est une véritable joie que



*Il existe encore le maréchal ferrant du bon vieux temps
(photo Alain Taïeb).*

de sentir un cheval à sa disposition et de le voir répondre à toutes les demandes, comme répond aussi une voiture aux carburations bien réglées.

Une voiture peut vous plaire mais vous pouvez avoir le coup de foudre pour un cheval. En ce qui me concerne, j'ai reçu plusieurs fois ce « direct au cœur » et notamment lorsqu'on m'a mis en présence de Voulette, de Lutteur et de Pomone.

Les moyens de séduction d'un cheval sont réels et quelquefois... irrésistibles. N'a-t-on

pas, par exemple, surnommé Furioso le...
« grand séducteur du Pin » ?

Quand le colonel Boyer m'a présenté Pomone, je crois avoir réagi à la façon d'un homme qui se trouve tout à coup devant une femme splendide. L'attrait physique a joué instantanément.

Mais on ne saurait tout de même « tomber » un pareil animal en faisant des ronds de jambe ! D'ailleurs, Pomone, très grande dame, imbue de sa noblesse et distante par principe, ne paraissait pas prête à dire « oui » au premier soupirant venu.

Mon insistance, par la suite, m'a valu des « non » répétés. Un petit clin d'œil complice m'eût sans doute suffi, au début. Mais l'œil restait froid et haut placé.

J'ai voulu mâter l'arrogante. A peine un petit coup de cravache sur la croupe, pour juger de la réaction. Ça n'a pas raté : elle m'a remis en place avec une violence telle que j'ai failli me retrouver... à ses sabots.

Un véritable amoureux se reconnaît à sa persévérance. J'ai fait ma cour à la belle sur la pointe des pieds. Et j'ai fini par l'avoir au sentiment.



*L'heure de la sortie, à gauche Pomone B, à droite Lutteur B
(photo Alain Taïeb).*

Les chevaux doivent être traités avec une certaine déférence. Je le sais depuis toujours. Et c'est parce que j'ai traité Lutteur et Pomone ainsi que je suis arrivé à de bons résultats.

Mais ces deux chevaux ont fini par se rendre compte du réel intérêt que je portais à leur « personnalité ». Ils se sont finalement sentis bien menés et ont compris qu'ils ne couraient aucun risque. La confiance est venue et tous les problèmes ont été résolus.





Il ne s'agit pas de monter. Il faut aussi savoir seller (photo Alain Taïeb).

Je respecte un cheval comme on respecte un homme. Ce n'est pas un principe, mais le fruit de l'éducation qui m'a été donnée. D'ailleurs, ce respect est réciproque le plus souvent, bien que le cheval, parce qu'il ne raisonne pas, soit plus exigeant qu'un humain.

Le cheval, ce n'est pas douteux, ressent l'amour qu'on lui porte. Est-il intelligent ? En ce qui me concerne, je crois à certaines manifestations d'intelligence de sa part, à des réactions qui sortent de l'animalité pour se

A CHEVAL SUR CINQ OLYMPIADES

rapprocher de la perception humaine. Voilà, en tout cas, ce que j'ai pu constater en près de quarante ans de contacts journaliers avec les chevaux.

La mise en confiance d'un cheval commence par la façon de le loger. L'écurie est pour l'animal ce qu'est la maison pour l'homme.

Ainsi, je suis à fond contre l'écurie-prison, fût-elle dorée. Il m'est maintes fois arrivé de visiter des centres d'une richesse extravagante où les boxes étaient de véritables cellules. L'univers concentrationnaire est contraire à l'épanouissement des qualités d'un cheval, même s'il comporte le plus grand confort.

Car les chevaux se plaisent en bonne compagnie, aiment qu'on s'occupe d'eux, qu'on leur parle gentiment. Ils sont, en effet, très sensibles à la voix.

J'ai vu bon nombre de chevaux arriver nerveux et même franchement méchants, à Corneilla. Or, ils se sont calmés au bout de huit ou quinze jours parce que ceux qui les ont pris en charge se sont évertués à les traiter comme des enfants indociles mais sensibles et non comme des perturbateurs qu'il convenait de mater.



A CHEVAL SUR CINQ OLYMPIADES

Je ne suis pas obstinément contre le morceau de sucre ou la carotte. Une telle manière d'adoucir ou de récompenser un animal ne s'accorde pas avec l'idée que je me fais depuis toujours du dressage. En fait, on ne dresse pas un cheval avec des sucreries. Par contre, une bonne caresse ou une petite tape amicale sur l'encolure est toujours bien reçue après un travail sérieux, ou à l'issue d'un bon parcours.

J'aime à rendre hommage aux qualités « morales » et surtout à la volonté d'un cheval. C'est ainsi qu'à Tokyo, après avoir franchi la ligne d'arrivée, j'ai immédiatement remercié Lutteur pour le magistral effort qu'il venait de fournir. Ce n'est qu'après, seulement, que j'ai extériorisé ma joie et salué le public.



Ceux qui me connaissent bien savent à quel point je suis attaché à certaines idées concernant le dressage et l'utilisation des chevaux. Ces idées, je les ai reçues en bonne partie en héritage. Elles ont mûri lentement en moi,



mais je ne crois pas qu'elles aient beaucoup évolué, du moins dans ce qu'elles contenaient de fondamental.

Je reviens ici, sans doute, à la tradition. Mais la tradition a toujours du bon en ce qui concerne les sports équestres. Certes, on se heurte plus ou moins aux théories et Dieu sait si les théoriciens sont nombreux dans notre discipline.

Jean d'Orgeix était notamment pour l'intervention à outrance et je crois qu'il se serait fâché tout rouge si quelqu'un avait tenté de lui prouver qu'il se trompait.

De toute façon, mon caractère est ainsi fait qu'il commande l'intervention de bout en bout. Mais il m'est arrivé de... laisser faire.

Ainsi au C.H.I.O. du Zoute, en 1951. Nous avions pratiquement le Prix des Nations en poche avec douze points d'avance sur les Britanniques. Et il ne restait que moi à passer, avec Tramontane. Pour le commandant Caillaillé, c'était du tout cuit. Or, voilà que j'ai tout mis en l'air sur le triple. Un vrai carnage.

Je vois encore le commandant foncer vers moi, furibard :

« Qu'est-ce qui m'a f... d'un deuxième classe pareil ! »

L'explication ? La jument avait confiance en moi jusqu'à l'aveuglement. Et moi, j'avais confiance en elle. A l'abord du triple, je l'ai laissée faire. Et comme elle attendait une indication, elle n'a rien tenté.

Patatras ! ça dégringolait de partout. Et les Britanniques, goguenards, sont partis chez eux avec la Coupe.

Depuis, chaque fois qu'on me parle de non-intervention, j'ai l'impression qu'on veut se moquer de moi !



Il en est des chevaux comme des hommes. Chacun a son caractère et des moyens propres. Il y en a de mauvais, de passables, de valables, de bons et de très bons. L'éventail est très large, de la carne au crack.

Je ne crois pas, en ce qui me concerne, en avoir connu de vraiment mauvais, mais j'en ai monté de très bons qui avaient un sacré mauvais caractère.

L'avantage, pour le cavalier, est de pouvoir

juger sa monture. D'accord, il ne le fait pas toujours avec la compétence et la sincérité qui conviennent mais il émet cependant un jugement. Par contre, le cheval, lui, ne dit rien, et pour cause. Et pourtant que d'histoires savoureuses pourraient raconter les chevaux de concours ! Mais si les chevaux parlaient, le concours hippique existerait-il encore ? Car s'il est essentiellement question de « mariages », dans notre sport, combien de divorces pour incompatibilité d'humeur eussent été prononcés, même sur-le-champ, si les animaux avaient pu émettre leur point de vue !

L'entente est toujours possible entre le cavalier et le cheval. Je prétends même que le bon cavalier s'entendra toujours avec le bon cheval, quels que soient leurs caractères respectifs.

Par contre, j'estime qu'il vaut mieux s'entendre, si cela est possible, avec un cheval moyen que de ne pas s'accorder avec un animal qui, selon certains, même s'il s'agit d'initiés, a de la valeur.

« Les « mariages » les plus faciles, les plus durables aussi, sont ceux de deux caractères. Car même s'il y a des contradictions au dé-

but, l'homme et le cheval finissent toujours par trouver de solides points d'accord.

Enfin, j'ai toujours préféré monter un cheval frais et gai, plutôt qu'un cheval bien dressé mais blasé. C'est la raison pour laquelle il m'est arrivé de me trouver pratiquement à pied alors que j'aurais pu disposer de montures toutes faites.



Et maintenant, qu'on me permette de livrer ici quelques bonnes vieilles pensées que j'ai faites miennes. Elles ont le goût du bon sens et font songer à ces écriteaux que l'on accroche aux murs pour ordonner la vie au mieux. Les voici :

- La jolie fille se marie comme le bon cheval se vend, sans marché.
- Celui qui veut cheval et femme sans défauts aura toujours écurie et lit vides.
- Cheval leste à manger, cheval leste à travailler.
- N'emploie pas le fouet quand la voix suffit.

A CHEVAL SUR CINQ OLYMPIADES

Et aussi quelques « Réflexions Cavalières » empruntées au Comte Jacques du Peuty :

Si tu veux que ton cheval te comprenne, parle-lui un langage simple et clair.

L'erreur de ton cheval ne vient-elle pas de toi ?

Le moins est toujours le mieux.

De l'impulsion avant toute chose.

Cherche la qualité et non la quantité.

Ton cheval attend que tu le marques à ton effigie, comme font les Princes des pièces d'or.

L'Equitation est une école de sincérité.

CHAPITRE XII

Des Hommes et des Chevaux

Le concours hippique n'est pas précisément un champ clos où s'affrontent des hommes à cheval. Certes, l'esprit de compétition l'anime et lui donne l'essentiel de sa signification. Mais la confrontation n'est pas directe. Elle est réglée par les obstacles et le chronomètre, et si elle est prête à discussion, c'est dans le respect de certaines règles comme la courtoisie, le fair play et la discipline.

Bien sûr, des caractères s'affrontent et des théories s'opposent. Mais le concours n'en reste pas moins un rassemblement de gens bien élevés qu'anime un même sentiment : l'amour du cheval.

C'est en tout cas dans la compétition que

j'ai rencontré l'amitié et que j'ai senti croître l'estime. Voilà pourquoi je suis parfaitement à l'aise pour parler de mes « adversaires ».

Plus que tous les autres, ils ont agrémenté ma vie et lui ont donné du piquant.

Voici certains d'entre eux :

Jean d'Orgeix : Il a été l'adversaire n° 1 de mes débuts internationaux en même temps que le co-équipier et l'ami. Nos rencontres sur les terrains ont été autant de corps à corps. Je ne lui ai jamais fait de cadeau et il ne m'en a jamais fait. Je l'estimais comme il m'estimait et cela continue bien que je le voie de moins en moins. Il vit en Afrique noire où il organise des safaris alors que je parcours le monde à cheval, quand je ne suis pas à Corneilla.

Nos techniques et nos montes étaient différentes et nous avons, du dressage et de l'utilisation, des conceptions pas toujours concordantes. Cela ne nous a jamais empêché de nous comprendre et, quand « Paqui » a quitté la compétition, j'ai été le premier à évaluer l'importance de son absence.

Paco Goyoaga : Il est devenu mon meilleur ami dès nos premiers contacts. Homme de classe naturelle et adversaire plein de panache — il a fait se dresser le public du Vel' d'Hiv' en fonçant avec son gris Vergel —, « Paco » a été longtemps mon compagnon de tous les instants dans tout ce que notre sport comporte d'aventures. Lors du premier championnat du monde, au Parc des Princes, il m'avait battu d'un tout petit rien et nous avons bu le champagne de sa victoire dans la même coupe. Nous avons d'ailleurs maintes fois renouvelé l'expérience, que ce soit à Alger, à Vina-del-Mar, à Madrid, à Dakar ou à Mexico.

Comme d'Orgeix, Goyoaga a renoncé aux concours. Mais je le retrouve toujours avec plaisir, souriant et sympathique, une coupe de champagne tendue vers l'ami.



Raimondo d'Inzeo : Cet officier italien, je l'ai toujours admiré en tant qu'adversaire car il est, de tous ceux que j'ai affrontés de par le monde, celui dont la monte entre le mieux

dans mes conceptions personnelles. Cette similitude de style était telle qu'au moment de la grande forme de Lutteur si, pour une raison quelconque, je n'avais pas pu monter ce cheval moi-même, je l'aurais confié à Raimondo.

Je l'ai vu gagner avec joie aux J.O. de Rome comme aux championnats du monde d'Aix-la-Chapelle et de Venise.



Pierre d'Inzeo : Celui-là, c'est l'Artiste, l'artiste avec un A majuscule. Celui dont les parcours sont de véritables plaisirs pour les yeux. Même avec des chevaux moyens, il a toujours réussi à accomplir les plus belles performances.

Officier d'élite, cavalier d'une correction exemplaire, homme d'humeur constante, Piero est de ceux que l'on aime rencontrer partout, aussi bien sur un terrain de concours que dans un salon ou devant un verre de whisky, dans quelque bar italien, mexicain, allemand ou français.

Car il est de ces hommes qui ont toujours quelque chose d'intéressant à dire.



Hans Gunther Winkler: Quel grand gagnneur celui-là ! Je me souviendrai toujours de sa victoire aux J.O. de Stockholm, en 1956. Blessé en cours d'épreuve et grimaçant de douleur, il a tout de même poussé Halla jusqu'au poteau.

Cet homme au moral d'acier s'est toujours conduit en grand sportif. Je l'apprécie énormément et j'ai toujours regretté de devoir limiter nos conversations à quelques bribes de phrases. Ne parle-t-il pas aussi mal le français que moi l'allemand ?



Et les autres, ceux que je retrouve toujours avec plaisir, au hasard de mes voyages ? Il y a Fritz Thiedemann, mon grand adversaire d'Helsinki, devenu le patron compétent et très écouté de l'équipe allemande ; Harry Llewellyn, lui aussi chef d'équipe, et de quelle équipe ! le styliste Nelson Pessoa dont la monte est une merveille d'élégance et de sûreté ; le grand Humberto Marilès, premier à

A CHEVAL SUR CINQ OLYMPIADES

Londres, en 1948 ; l'Américain W. Steinkraus, qui descend de cheval pour jouer du violon ; le maître à monter Georges Calmon sur lequel les ans n'ont aucune prise et dont la bonne humeur est un encouragement pour les uns, un réconfort pour les autres ; Peter Robeson qui m'a serré de très près à Tokyo ; Hermann Schridde, mon second de Tokyo, qui ne veut jamais s'avouer battu et qui sauterait par-dessus les montagnes ; Graziano Mancinelli, qui est toujours dans les grands coups ; et la sympathique Pat Smythe qui montait si bien, un œillet blanc à la boutonnière ; et la gracieuse Kathy Kussner, qu'il faut traiter avec le respect que l'on doit aux grands ; et notre Janou nationale, Jane Lefebvre qui travaille comme deux hommes pour entraîner ses chevaux, et qui a déjà à son actif de grandes performances.



Et maintenant, à mes chevaux. Je les ai tous considérés comme des amis.

D'abord *L'Historiette* : la jument que mon père m'avait offerte. Sans doute pas un phé-

nomène, mais quel cœur ! Je lui dois le Grand Prix de Zurich, ma première grande victoire. C'est là un souvenir qui n'est pas près de s'effacer.

Marquis III, le cheval de mes premières coupes des Nations. Du sérieux, de l'intelligence et une entente parfaite entre nous deux. Avons gagné ensemble la Coupe du Roi, à Londres et le Grand Prix de Barcelone.

Ali-Baba. Du cœur, de la puissance et une agilité de félin. Ses qualités dominantes m'ont permis de gagner à Helsinki et à Mexico, en 1952. Il aurait dû avoir sa statue au Centre National des Sports équestres et malheureusement il a eu une triste fin de carrière chez les militaires.

Charleston. La fierté de José Bonnaud. Un cheval complet, vite et puissant. Vainqueur du Grand Prix de Rome.

Arlequin D. Quelle puissance ! Encore un gagnant du Grand Prix de Rome. Et pour l'emporter, dans ce concours, il faut sauter fort.

Voulette. La grisette de mon cœur, puissante et rapide, dotée d'un sang extraordinaire. Elle est toujours à Corneilla et son fils. Ali Baba, l'accompagne dans ses sorties. Vou-

A CHEVAL SUR CINQ OLYMPIADES

lette a gagné les Grands Prix de Genève et de Paris et j'ai participé avec elle, à Aix-la-Chapelle, à une finale de championnat du monde.

Virtuoso. Mon premier Furioso. Il avait indéniablement de qui tenir. Ah ! si j'avais pu le « conserver » jusqu'aux J.O. de Rome !

Lutteur B. L'un des plus grands, un véritable champion et un gagneur. Un ami, aussi. Il a gagné le Grand Prix de Madrid, l'épreuve olympique de Tokyo et le fameux Derby de La Baule. Demi-frère et compagnon d'entraînement de Pomone. J'aurais tant voulu le voir tenir jusqu'à Mexico !

Pomone B. Une Furioso, comme Virtuoso et Lutteur B. Grande dame de surcroît. Et fière. Par contre, très délicate à monter bien qu'elle saute tout avec une extraordinaire facilité, tant sa puissance musculaire est grande. Avec cette jument, dont le modèle a partout forcé l'admiration des connaisseurs, j'ai remporté le Grand Prix de Dinard, le championnat du monde à Buenos-Aires, le championnat d'Allemagne à Aix-la-Chapelle et l'épreuve pré-olympique de Mexico. Elle attend avec impatience le Mexico 1968 !

CHAPITRE XIII

Tels qu'ils me voient

On m'a cent fois, mille fois questionné sur ma manière de monter. On m'a écrit de partout pour me demander une foule de précisions à ce sujet. Or, je ne me vois jamais en action pour la simple raison qu'on ne pratique pas le jumping devant un miroir. Les danseurs et les boxeurs, eux, peuvent s'entraîner ainsi et corriger leurs défauts. Et puis, il y a le cheval dont on ne fait pas toujours ce qu'on veut et qui participe. Certains ont même l'impression qu'un cheval bien dressé est capable de prendre toutes les responsabilités dans un parcours. Ne m'a-t-on pas rapporté, après ma victoire de Tokyo, qu'un radioreporter était

A CHEVAL SUR CINQ OLYMPIADES

allé jusqu'à prétendre que Lutteur aurait pu gagner même s'il avait eu un sac de farine sur le dos ?

Puisque je ne peux pas me voir en action, je passe la parole à ceux qui m'ont souvent vu monter en concours, des hommes de cheval et de compétition dont la gentillesse me trouble un peu mais qui savent tout de même de quoi ils parlent.

A Christian de Castries, ex-recordman du monde de saut en hauteur et en largeur, de commencer (1) :

« Jonquères monte simplement.

En fait, l'équitation est un art simple. Elle ne procède d'aucun miracle, ni d'aucune sorcellerie, mais de deux données de base : l'équilibre et l'impulsion.

Quand on regarde monter Jonquères, et c'est pour cela, sans doute, qu'il est l'un des plus grands cavaliers du monde, je dirai même le grand cavalier tout court, on ne voit rien bouger.

Pas d'action de jambes et de mains specta-

(1) Extrait du livre *Pierre Jonquères d'Oriola* (Librairie des Champs-Élysées).

culaires, ce qui ne veut pas dire, loin de là qu'il ne fait rien.

Ce n'est pas de la dissimulation, car il n'est pas possible de cacher quelque chose en pleine action, mais du dépouillé, autrement dit de la simplicité.

L'art du Catalan est de voir de loin et de « régler » à grande distance. Au point qu'il n'intervient jamais au dernier moment, sauf dans les cas désespérés.

Ses qualités ?

Sobriété de demandes.

Recherche de l'équilibre permanent, du poteau de départ au poteau d'arrivée.

Pas de spectacle, mais de l'efficacité !

Jonquères, apparemment, ne monte pas « pour la galerie » même s'il goûte, comme la plupart des cavaliers de concours, d'ailleurs, l'approbation du public. »

Merci, mon général...

Et maintenant, la parole est à mon vieil ami, Catalan comme moi, Georges Calmon :

« Jonquères est un cavalier qui a le sens de l'« *abord* » poussé à un degré rare. Il sent la foulée, à quinze mètres au moins de l'obsta-

cle, et, quand il l'a, il ne lui reste plus qu'à attaquer en foulées longues.

En fait, « Pierrot » est le prototype du cavalier qui recherche la longue foulée. On dit toujours de cette foulée « qu'elle supprime le vertical », ce qui revient à dire qu'elle est un argument majeur pour le passage de l'obstacle.

Le plus difficile sans doute; en concours, est de placer la foulée du cheval, et, cela, Jonquères sait le faire admirablement.

De plus, et bien que la sobriété de ses gestes n'en laisse rien paraître, Pierrot est un utilisateur extrêmement énergique. C'est un athlète vrai. Aussi bien le cheval est-il obligé de répondre sans broncher à ses indications.

Tout bien pesé, il n'est pas un dresseur au sens absolu du terme, mais un utilisateur extraordinaire qui aime les chevaux « tendus sur la main. »

Merci, aussi, Georges.

Au tour du commandant Cavallé, pour conclure :

« Jonquères répond à l'essentiel de ce que l'on peut exiger d'un cavalier de classe internationale : valeur athlétique et professionnel-

le, science de la monte, vigueur, tempérament, bonne santé, sens des possibilités et de l'emploi, aptitude, enfin, aux servitudes du métier.

Il est classique, certes, mais il a parfois des coups d'assiette en l'air inutiles parce qu'ils n'aident pas. »

Tiens, tiens... Il va falloir que j'y prenne garde.

Mais encore...

« Par contre, sa science de l'emploi des aide mains, jambe et assiette — est parfaite.

Jonquères, de plus, a énormément d'autorité dans ses demandes, mais sans brusquerie. Il est coulant, il y a du moelleux dans ses actions. Le cheval est toujours bien posé sur la main.

En un mot, « Pierrot » est très calé dans sa spécialité.

Par ailleurs, et cela complète heureusement son bagage technique, Jonquères possède une intelligence pratique des questions sportives équestres, il raisonne juste, aussi bien sur les possibilités et les engagements de ses chevaux que sur la conduite à tenir dans les parcours.

Tout ce qu'il fait, en somme, est le fruit de

A CHEVAL SUR CINQ OLYMPIADES

l'expérience et de la réflexion et même s'il ne respecte pas toujours les grands principes de l'art équestre, il se trompe rarement là où tant d'autres, voulant faire comme lui, se tromperaient une fois sur deux. »

CHAPITRE XIV

Deux fois... vingt ans après

J'adore discuter quand le jeu en vaut la chandelle. Il m'arrive même de me laisser emporter par la discussion. Par contre, je parle le moins possible. C'est pourquoi la solitude me met à l'aise.

J'ai bien voulu confier mes souvenirs à mon grand ami Fernand Albaret qui m'a vu gagner à Helsinki en 1952, à Tokyo en 1964, à Buenos-Aires en 1967, et... perdre ailleurs.

Je me suis sans doute conduit, à certains moments, comme le cheval qui refuse de passer l'obstacle. Tant et si bien qu'après avoir dévidé l'essentiel j'ai contraint mon interlocuteur à me poser des questions.

Les voici avec leurs réponses.

QUESTION : « *Vous êtes l'un des rares cavaliers mondiaux à pouvoir établir une comparaison entre deux époques de concours hippique : l'actuelle et celle de l'après-guerre. Estimez-vous la différence grande entre ce qui fut en 1948 et ce qui est en 1968 ?* »

REPONSE : — Indéniablement, bien des choses ont changé en vingt ans. Mais n'est-ce pas normal ? Le concours hippique a évolué à la manière des autres disciplines sportives, lesquelles ont suivi, et continuent à suivre, une courbe ascendante.

Tenez, prenez par exemple le rugby et le football de 1948 et comparez-les à ce que vous voyez aujourd'hui. Vous verrez qu'on ne joue plus de la même façon. C'est l'évidence même. Ce qui n'empêche pas les anciens, bien entendu, d'affirmer que, de leur temps...

Quant aux sports contrôlés par le chronomètre, qu'il s'agisse de l'athlétisme, de la natation, de l'automobile ou du cyclisme, ils ont progressé à un point tel que l'on ne s'intéresse plus, maintenant, aux temps enregis-

trés voilà vingt ans. Seuls, les noms des champions demeurent dans les mémoires.

Dans le concours hippique, tout s'est transformé, aussi bien dans la forme que dans l'esprit, le cadre des compétitions gardant cependant, le plus souvent, son caractère suranné sauf lorsqu'il s'agit de championnats qui empruntent les installations d'autres sports.

L'ambiance n'est plus la même, sur les terrains de jumping aussi bien qu'autour de ces mêmes terrains. En 1948, nous faisons ça pour nous amuser, tout en défendant nos chances au mieux. A l'heure actuelle, le résultat compte énormément, une foule d'intérêts entrant en jeu. Comme la compétition est devenue beaucoup plus dure — il faut aller plus vite sur des parcours plus compliqués et bourrés de difficultés — la recherche de ce résultat commande impérativement une préparation constante, poussée, souvent ingrate.

En 1948, je pouvais m'amuser avec L'Historiette comme Jean d'Orgeix avec Sucre de Pomme, mais vingt ans ont passé et le nombre des grands chevaux s'est accru, aussi bien que celui des bons cavaliers.

A CHEVAL SUR CINQ OLYMPIADES

Il faut du « matériel » solide, maintenant, pour se défendre. Car les prix, en devenant de plus en plus intéressants, ont aiguisé les appétits.

Enfin, si, en 1948, nous gagnions la plupart des Coupes des Nations, nous faisons maintenant chou blanc dans tous les concours. C'est là, bien sûr, une question d'homogénéité. Les Britanniques peuvent former aujourd'hui trois équipes de réelle valeur internationale, et les Allemands sont en mesure d'en aligner facilement deux. Les Italiens sont bien groupés, les Américains et les Irlandais aussi. Les Suisses ont progressé et l'on découvre un peu partout des individualités de classe, autour desquelles de nouveaux talents apparaissent. L'exemple de Nelson Pessoa est typique, avec Simoes et Fernandez dans sa foulée.

Aussi bien, faut-il considérer la période couverte par cinq olympiades, de Londres à Mexico, comme fort intéressante. Elle a vu le concours hippique sortir d'un certain snobisme qui le « corsetait », et s'épanouir jusqu'à devenir un grand sport populaire qui intéresse aussi bien la vieille Angleterre que les pays de l'Est européen, de l'Amérique

latine et de l'Extrême-Orient. Il reste à savoir si de cet enjouement de caractère international se dégagera une véritable élite.

Q. : Nombreux sont ceux qui s'étonnent de vous voir toujours en activité et au premier plan, à l'âge où presque tous les sportifs sont depuis des années à la retraite. Auriez-vous par hasard découvert quelque secret de longue vie ?

R. : — D'abord, qu'on se rassure : il n'y a aucun secret là-dessous. Il importe d'abord de dire qu'un cavalier de quarante ans est encore, dans sa discipline, un exécutant qui dispose de l'essentiel de ses moyens. Et les exemples sont assez nombreux de cavaliers qui défendent encore leurs chances avec autorité et brio à l'approche de la cinquantaine. N'est-ce pas le capitaine Clavé, quatre fois gagnant du Grand Prix de New York avant la dernière guerre, qui a dit sans la moindre forfanterie :

« Quand la guerre est arrivée, j'avais tout juste cinquante ans, et jamais je ne m'étais senti aussi fort... »

Bien sûr, il arrive à de nombreux adeptes

du jumping de renoncer assez tôt à la compétition, soit pour des raisons de situation, soit par suite de pépins qui font naître la crainte, soit parce qu'il est de plus en plus difficile de se faire une place au soleil, etc...

Pour ma part, je tiens le coup parce que je sens que je fais encore bien ce que j'ai à faire et que le jumping me plaît autant, sinon plus, à 48 ans qu'à l'âge de mes débuts internationaux.

De plus, il m'est plus facile de m'entretenir physiquement qu'un citadin. Ma vie est essentiellement celle d'un campagnard qui passe le plus clair de son temps dehors, dans un climat favorable.

Je ne suis pas un cavalier de manège mais un travailleur d'extérieur qui échappe à la routine, aux heures fixes et à la monotonie des programmes « préfabriqués ».

A la vérité, mon secret est de ne pas avoir de secret du tout. Je vis simplement et je m'en porte bien.

Q. : Est-ce qu'il vous arrive de reconnaître parfois, lorsque vous êtes en selle, le débutant de 1928 ?

R. : — Croyez-moi : il reste toujours quelque chose des habitudes prises au début. Comme reviennent en tête des bribes de poésie ou tels passages de leçons apprises à l'école, des petits trucs réapparaissent sans qu'on y prenne vraiment garde.

On considère généralement, comme données de base de la monte, l'équilibre et l'impulsion.

Or, cet équilibre et cette impulsion sont des acquisitions de mes premières classes. Avec le « punch » que je crois avoir toujours possédé. C'est là, d'ailleurs, une qualité innée.

A mes débuts... j'y allais. Maintenant, j'y vais d'une façon plus réfléchie mais certainement plus efficace.

A l'âge de 8 ans, je montais d'instinct. Bien entendu, cet instinct s'est développé en quarante ans de pratique. Il est devenu métier.

Comme tout un chacun, j'ai changé. L'âge m'interdit mes premières folies mais... il m'arrive d'en commettre encore qui auraient certainement effrayé le gamin que j'étais en 1928.

Q. : *On ne connaît pratiquement de vous*



Chevalier du Tastevin : la Bourgogne honore le Catalan (photo Bernuy).

que l'homme des concours, qui passe son temps dans les avions et les palaces quand il n'est pas sur les terrains. Et qui se sauve sans tambour ni trompette à Corneilla dès la fin des compétitions. Alors, comment vivez-vous vraiment vos heures de champion libre ?

R. : — Ma porte est grande ouverte, à Corneilla, et il y a du vin au cellier pour régaler les amis. Venez, je vous invite... Et vous verrez.

Ma vie est simple, hors des déplacements, la plus simple qui soit : celle du paysan, celle qui me plaît.

Je ne suis sans doute pas l'homme du coin du feu, tout en étant casanier.

J'aime la campagne, le soleil, la famille, les longues promenades à cheval.

Un peu de désordre ne me déplaît pas. Il me sert au moins d'excuse quand je tarde à remplir certains formulaires ou à répondre à tous ceux qui m'écrivent...

On m'a souvent parlé de régime, de restrictions, de vitamines et d'un tas de disciplines alimentaires. Eh bien, tant pis si les diététiciens ne sont pas contents, et que le docteur

DEUX FOIS... VINGT ANS APRÈS

Creff veuille bien m'excuser : je ne me prive ab-so-lu-ment de rien. Un bon cassoulet ne me fait pas peur, pas plus qu'une cargolade ou un civet de marcassin. Quant au vin, j'en bois à plaisir.

Je suis d'une province où il est de tradition et de bon ton de se bien tenir à table.

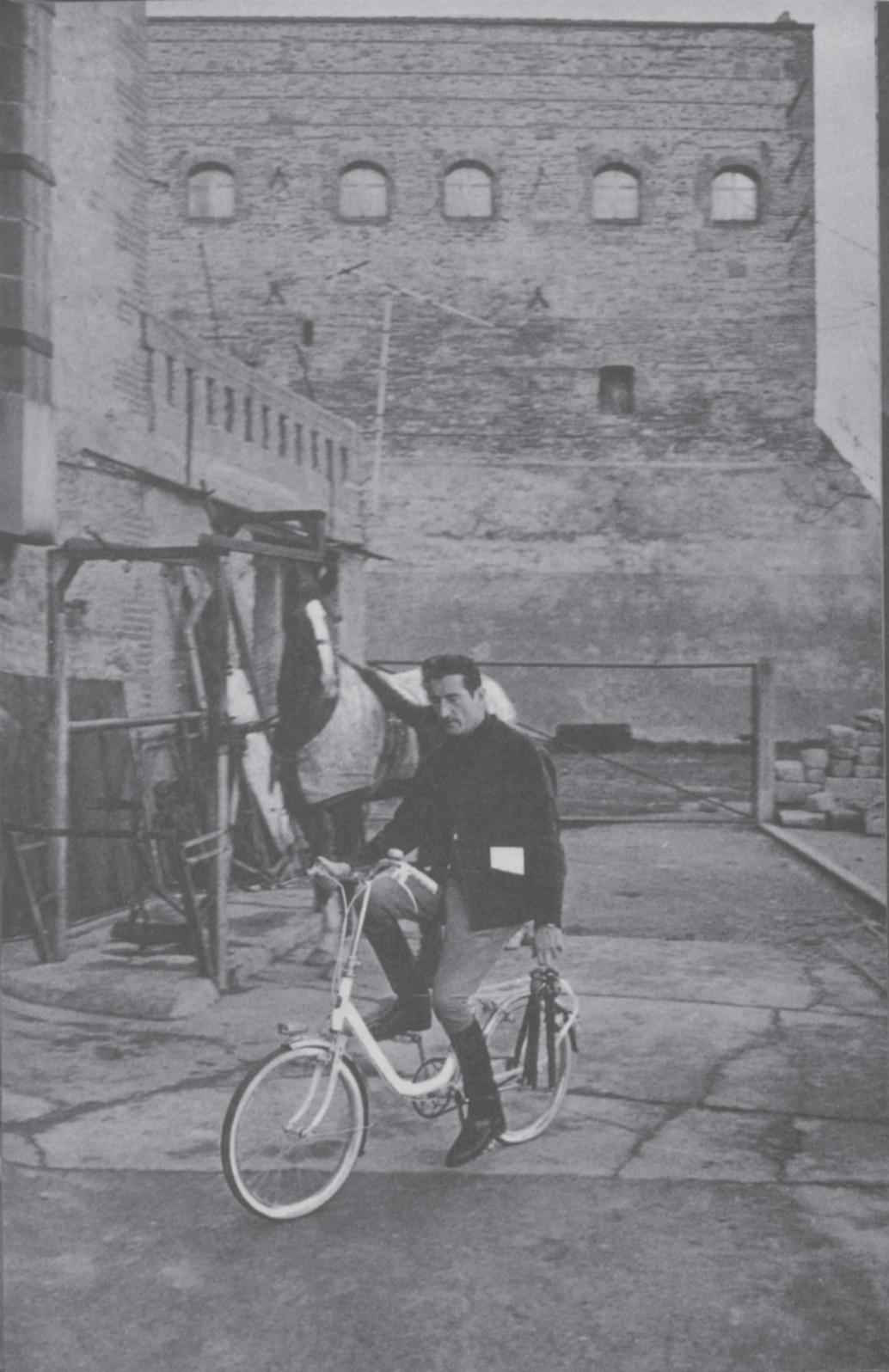
En disant cela, je pense à mon oncle Henri, le père du champion d'escrime Christian d'Oriola. Mon oncle a 81 ans et il lui arrive d'aller se régaler, en cachette, de deux douzaines de Marennes arrosées d'un solide vin blanc des Côtes d'Agly.

Et puis, que je sache, un cavalier n'a pas à faire vœu d'abstinence !

Même à Mexico où, paraît-il, il est de bonne précaution de surveiller sa nourriture, j'ai sacrifié aux coutumes du pays et me suis offert des plats locaux.

Mais voilà que je m'éloigne encore de Corneilla !

Tout est à cœur ouvert, dans mon village. J'y suis né et j'y ai mes habitudes. Je connais d'instinct tous les chemins de terre qui courent à travers le vignoble et les vergers. Ce



A CHEVAL SUR CINQ OLYMPIADES

sont ceux que j'emprunte lorsque je me promène.

A Corneilla, je passe deux heures environ par jour à cheval et ma femme essaie de m'imiter.

A la bonne saison, c'est-à-dire pendant au moins six mois de l'année, je cours me baigner dans la mer. La plage de Saint-Cyprien n'est qu'à cinq kilomètres de ma maison. Avec la Mercédès, la distance est vite effacée.

Je vais très rarement au spectacle car je n'aime pas me coucher tard. Enfin, disons que... le fait de veiller ne me séduit plus. Je peux dire que je pense à aller dormir vers vingt-deux heures et que je me lève quand l'envie m'en prend. Ce sont généralement les saisons qui règlent ma vie. Mais je n'ai pas d'horaire défini et j'ai horreur de regarder l'horloge. Pourquoi cette mécanique me donnerait-elle des ordres ?

Q. : Voilà près de quarante ans que vous montez à cheval et un peu plus de vingt que vous participez aux meetings internationaux. Cela fait un bail. Ces longues années de pratique vous ont sans doute marqué, sinon



A CHEVAL SUR CINQ OLYMPIADES

éprouvé. Vous considérez-vous maintenant comme un... vieux cavalier ?

R. : — Mais pas du tout ! Un vieux cavalier ne gagne pas les championnats du monde et d'Allemagne, que diable !

Certes, j'ai essuyé une très douloureuse crise de sciaticque lors du championnat d'Europe, en août 1967, à Rotterdam. Mais ce n'était qu'un accident. La preuve en est que je suis allé gagner l'épreuve préolympique de Mexico, deux mois plus tard. Et des cavaliers de classe, beaucoup plus jeunes que moi, tels Schridde, Jarasinski et Schockemohle y étaient. Croyez bien qu'ils ne m'ont pas fait de cadeau.

Vieux ? Certainement pas ! J'en suis encore à l'âge de l'enthousiasme. Et je me demande même si l'ambition ne m'agite pas, parfois...

Il m'arrive, bien sûr, d'être fatigué pour une raison ou pour une autre. Qui ne l'est pas, hein ? Mais dès que je suis à cheval, la fatigue disparaît.

L'action agit sur moi comme un doping.

D'ailleurs, s'il m'arrive de ne pas être en forme, et c'est très rare, le cheval s'en aper-



çoit immédiatement. Il en est de même pour mes adversaires. Tant et si bien que l'on compte sur les doigts d'une seule main les victoires remportées dans des épreuves importantes par des cavaliers en méforme.

Les ans, tout de même, m'obligent à calculer. Durant les grandes compétitions, qu'il s'agisse de C.H.I.O. importants ou de championnats, je ne fais plus ce que j'avais coutume de faire à 25 ans. Finies les virées nocturnes à Montmartre ou ailleurs. Perdue, l'habitude de me coucher vers cinq ou six heures du matin après avoir ingurgité combien de whiskies avec mon ami Paco !

Je ne me prive certes pas, mais j'attache plus d'importance au repos. Les réunions mondaines ont du bon, mais encore faut-il ne pas en abuser. Quant au whisky, je l'arrose et je m'en porte bien.

Q. : On dit que, sans être précisément un fantaisiste, vous prenez de fréquentes et parfois larges libertés avec le calendrier. En fait, procédez-vous à l'entraînement en fonction d'un programme dûment établi ?



A CHEVAL SUR CINQ OLYMPIADES

R. : — Un programme ? Je ne sais pas ce que c'est ! Je n'ai jamais songé à en établir un et je crois qu'il est trop tard, désormais, pour que je m'en préoccupe. Je peux aussi bien penser à un travail matinal et ne l'exécuter vraiment qu'après le déjeuner, sinon en fin d'après-midi. Un exemple : aujourd'hui, il a fait un temps splendide bien que l'on soit encore en hiver. Alors, je suis allé me balader à cheval, en chemisette à manches courtes C'était formidable !

Or, si l'on m'avait demandé hier ce que je pensais faire aujourd'hui, j'aurais peut-être parlé de quelques sauts d'obstacles avec Lutteur, Pomone et Bois du Roi, après le petit déjeuner...

Le travail que j'effectue tous les jours, lorsque je suis à Corneilla, est certainement sérieux, puisqu'il s'avère payant. Mais, je le répète, il n'obéit à aucun plan, il n'est soumis à aucun horaire.

Au printemps je sens venir la forme chez Pomone et chez mon nouveau cheval Bois du Roi. Pourtant, je ne sais pas encore de quoi ma saison sera faite.

Tous les ans, je participe à quelque quinze



ou vingt concours qui m'éloignent de la maison pour une durée de six mois, environ.

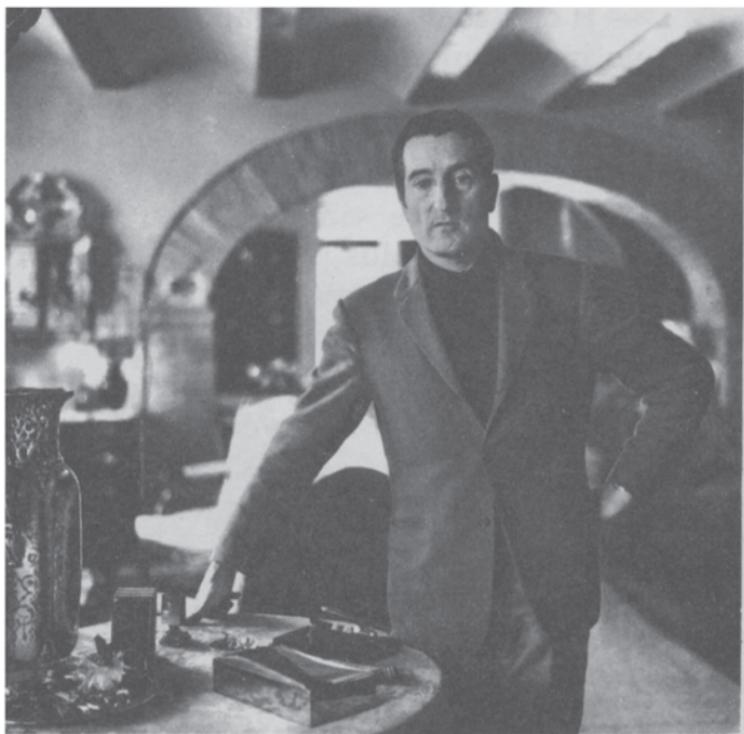
Le cavalier international est un grand itinérant et il doit concilier, s'il le peut, le sport et ses occupations. En ce qui me concerne, je sais pertinemment que les concours sont préjudiciables à mes affaires. Mais je me suis laissé prendre au jeu et j'aime les déplacements.

C'est fou ce que j'ai pu entasser comme souvenirs de voyages en un peu plus de vingt ans de carrière internationale ! Pourtant, j'ai toujours envie de revenir à Rome, à Aix-la-Chapelle, à Lucerne, à Nice...

Et de me retrouver vite à Corneilla.

A propos, il s'agit peut-être là d'un programme. Alors ce sont ceux qui font le calendrier annuel qui l'établissent pour moi, ce programme.

Q. : Bien que fort occupé par les concours vous n'en restez pas moins propriétaire-viticulteur, comme votre frère Christophe qui habite le château, tout près de la maison paternelle. Quelle part prenez-vous donc à l'exploitation de votre propriété ?



*Derrière Jonquères, l'arcade de pierres a plus de deux siècles
(photo Alain Taieb).*

A CHEVAL SUR CINQ OLYMPIADES

R. : — Il convient de dire d'abord, car cela est d'une importance capitale, qu'il ne m'aurait sans doute pas été possible de mener à bien ma carrière de cavalier de compétition, si je n'avais pas hérité des vignobles que j'exploite depuis plus de vingt ans. Aussi bien dois-je participer au plus près et directement, dans la mesure de ma présence à Corneilla, à la marche de l'exploitation.

La vigne commande une présence constante et c'est un régisseur qui s'occupe de tout, en mon absence. Quand je suis à demeure, je ne manque jamais d'aller voir comment se font les travaux.

Voilà quelques années, il m'arrivait de conduire un tracteur pour quelque besogne urgente. Maintenant, les chevaux prennent l'essentiel de mon temps. Le concours est une chose, le travail préparatoire en est une autre.

C'est pratiquer un véritable métier que d'entraîner des chevaux. Dans mon cas, c'est assurément une occupation à plein temps et non rémunérée.

Pourtant, à l'époque des vendanges, la récolte passe avant l'entraînement. Il n'y a pas



de choix à faire : je dois retrousser les manches et me mettre au boulot.

Combien de fois m'a-t-on demandé si « je faisais beaucoup de vin » ? Dans l'immédiat, il ne m'est pas possible de répondre avec précision, car j'ai dû arracher et replanter la moitié de mon vignoble. Dans quelques années, pourtant, j'espère atteindre les six mille ou sept mille hectolitres. Mais, à ce moment-là, il faudra sans doute abreuver quelque soixante mille cavaliers...

Q. : De la manière dont vous pratiquez le sport, vous considérez-vous comme un parfait amateur dans l'esprit olympique défendu par le président du C.I.O., M. Avery Brundage ?

R. : — Bien sûr !

Je sais bien que tout n'est qu'hypocrisie dans l'interprétation des textes et je sais aussi qu'il faut être sot pour refuser d'admettre qu'un athlète de classe puisse tirer quelque avantage de sa carrière.

En tout cas, je me garderais bien d'aller crier sur les toits que je suis l'amateur type.

Je craindrais qu'on se moquât de moi... Cela paraît tellement vieux jeu !

Tout de même, c'est en tant qu'amateur que j'ai acheté Lutteur B de manière à disposer d'un cheval de « pointure » internationale, en vue des Jeux Olympiques de Tokyo.

Mais ce n'est pas une raison pour que j'aie jusqu'à prétendre que Morelon et Trentin, par exemple, doivent faire l'acquisition d'un vélo pour aller à Mexico !

En fait, s'il fallait que tous les sportifs y aillent de leurs propres deniers afin de se qualifier pour les Jeux, il y aurait belle lurette que ces Jeux n'existeraient plus.

Le procès qu'on a voulu faire à Jean-Claude Killy tenait de l'invraisemblance. On l'accusait, en fait, d'avoir touché de l'argent après les Jeux de Grenoble. Ce qui laissait nettement apparaître qu'il n'avait rien touché avant et pendant. Alors, qu'était-il à ce moment-là, sinon un amateur que rien de précis ne permettait de soupçonner ?

La vie de certaines vedettes du sport ne me paraît pas de tout repos. On exige d'eux le maximum, mais on ne leur pardonne rien. Mais comme saint Champion n'existe pas —

les saints n'étant plus de ce monde pour pratiquer la course à pied, le ski ou le vélo — ce n'est pas demain que cesseront les histoires, les affaires et les scandales.

Les non-initiés se demandent souvent pourquoi les cavaliers amateurs touchent des prix en espèces. A la vérité, ces prix vont seulement aux propriétaires, lesquels sont souvent, aussi, d'authentiques amateurs.

C'est ainsi que j'ai notamment perçu les prix attribués à Lutteur B.

Or, il est peut-être bon d'expliquer une nouvelle fois que le cavalier-propriétaire (que je suis) supporte trois cent soixante cinq jours par an les frais de nourriture et d'entretien de ses pensionnaires. Et, à l'heure actuelle, la seule nourriture d'un cheval revient à dix francs (1 000 francs anciens) environ par jour. Et il faut encore payer le ou les palefreniers, acheter les harnachements, les ferrures, couvrir les frais motivés par les soins, etc.

Je me suis bien gardé, jusqu'à ce jour, de faire des comptes. Sans doute avais-je raison...

Q. : *Vous avez été élevé dans l'amour du*

cheval et, à l'époque de vos culottes courtes, vous pratiquiez déjà l'équitation. Vivriez-vous heureux si, pour une raison quelconque, vous étiez séparé de vos chers chevaux ?

R. : — Tiens, voilà une question que je ne me suis jamais posée ! N'est-ce pas le poète qui a dit : « L'habitude est une étrangère qui s'implante dans la maison... » ? Or, les chevaux font partie de mes habitudes. J'ai toujours vécu auprès d'eux, avec eux. Ils sont un peu de la famille.

S'ils n'étaient plus là, je m'ennuierais sûrement. J'en souffrirais, même.

Il y a d'abord l'amour que je porte à ces animaux et que la plupart d'entre eux me rendent bien, j'en suis persuadé. Il y a ensuite les joies intenses que me procure la compétition et l'énorme plaisir que j'éprouve à voyager.

Il faut encore que je bouge, que je voie du pays.

Et quand il ne sera plus question de concours, je garderai toujours un cheval à l'écurie.

A CHEVAL SUR CINQ OLYMPIADES

Mon père avait bien L'Historiette quand il nous a quittés.

Q. : Vous, Pierre, avez succédé à votre père, Joseph Jonquères d'Oriola, dans les Internationaux. Vous appartenez à une famille qui a le sens des traditions. Pensez-vous qu'un autre Jonquères d'Oriola prendra la relève dans quelques années ?

R. : — Cela, vraiment, je le souhaite de tout mon cœur mais, pour l'instant, mes enfants et mes neveux sont jeunes. L'équitation leur plaît et ils peuvent réussir, quand ils pratiqueront ce sport plus sérieusement.

Q. : Bien que vous soyez en pleine activité et en parfaite santé, vous arrive-t-il parfois de songer à votre avenir ? Que pensez-vous faire lorsque vous ne monterez plus en concours ?

R. : — Je crois que les autres se préoccupent davantage que moi de mon futur. En fait, je n'y pense jamais. Le présent m'occupe suffisamment et m'empêche de me hasarder dans des... opérations à long terme.

Je me demande tout de même si, au retour de Mexico, je ne me mettrai pas à spéculer sur une éventuelle sélection pour Munich, en 1972 !

De toute façon, je me sens encore en pleine forme et, tant qu'il en sera ainsi, je continuerai à monter.

J'ai connu de mauvaises périodes mais elles n'ont pas duré. Pourtant, quand je me verrai diminué ou quand je sentirai la crainte s'insinuer en moi, j'arrêterai la grande compétition pour me laisser glisser vers des concours plus tranquilles.

Je ne veux pas connaître la peur, à cheval. Cela doit faire une impression terrible.

Que ferai-je ensuite ?

Je voudrais bien, dans la mesure de mes possibilités, m'occuper du dressage de jeunes chevaux et, pourquoi pas ? de la formation de jeunes cavaliers.

Eduquer des garçons et des fillettes qui en valent la peine et qui veulent bien écouter doit être passionnant. Mais je ne voudrais tout de même pas sortir de Corneilla. J'ai tout sous la main, dans mon village, et le soleil par-dessus.



*Dans le vaste vignoble catalan, le cavalier est aussi viticulteur
(photo Alain Taïeb).*



J'ai trouvé dans le climat de notre Roussillon un allié constant. Tout s'épanouit, chez nous, aussi bien le sport que la vigne et les arbres fruitiers. Il reste à tirer parti des ressources sportives comme on l'a fait de celles du sol. Ce n'est qu'une question de bon sens, de compétence et d'organisation.

Q. : Vous êtes un fils à papa des sports équestres et vous avez participé à l'évolution des mœurs, de vos débuts dans les réunions mondaines à votre présence dans les grands meetings publics du Vel'd'Hiv' et d'ailleurs. Pour avoir été ainsi le témoin de son éclosion, croyez-vous au développement et à l'avenir de l'équitation populaire ?

R. : — Il suffit de regarder autour de soi pour y croire. Nous avons déjà la preuve d'une évidente progression, bien que les promesses faites à l'échelon ministériel n'aient pas été tenues.

Les résultats obtenus à Tokyo ont été bénéfiques. J'ai reçu, depuis, des milliers de lettres écrites par des jeunes. Il m'aurait fallu des mois pour répondre à tous ceux qui sollicitaient des conseils ! Certains de mes corres-



*Sept médailles d'or et trois d'argent, de gauche à droite : J.-C. Killy,
Marielle Goitschel, P. Jonquères d'Oriola et Jane Lefebvre*

pondants m'ont même demandé si je n'avais pas une selle à vendre, ou des bottes ou... un cheval. Or, ce sont de bonnes leçons qu'il leur fallait, en premier lieu.

En tout cas, l'engouement soulevé par nos succès sur le plan international a grandement participé au développement des effectifs.

Il n'est rien de tel qu'une victoire significative, répercutée par la presse, la radio, et la T.V., pour susciter des vocations. C'est le coup de clairon qui provoque l'éveil.

Un champion entraîne toujours du monde dans son sillage. Aux pouvoirs publics et aux fédérations d'en tenir compte et, si possible, d'en tirer profit pour le plus grand bien de la communauté.

Du point de vue de l'équitation, l'aspect populaire de l'évolution est en tout cas indéniable. Et ce qui a déjà été fait peut être considéré comme un très sérieux engagement en vue de l'avenir.

Q. : Longtemps, la pratique des sports équestres n'a concerné, en dehors de certains militaires, qu'une classe privilégiée de la so-

ciété. Il apparaît maintenant que toutes les classes sont sollicitées. Mais ne faut-il pas posséder suffisamment d'argent pour pouvoir se lancer dans les concours ?

R. : — Il n'est absolument pas nécessaire d'avoir un solide compte en banque pour monter en compétition. L'ouvrier aussi bien que l'employé de bureau et le fonctionnaire peuvent participer à des concours. De nombreux clubs répartis dans toute la France, sont ouverts à tout un chacun et c'est la qualité qui prime, maintenant, et non la situation sociale ou la particule !

Certes, le passé ne s'est pas laissé entièrement dévorer par le présent, et la tradition garde le buste droit. Mais la vieille garde et les forces montantes font bon ménage. C'est l'esprit sportif qui finalement l'emporte sur les vieux principes, si tant est qu'il en existe encore.

Q. : *On a beaucoup discuté et on discute encore de la qualité des chevaux français, comparée à celle des étrangers. Durant un certain temps, on a dit de certains bons cavaliers de chez nous qu'ils n'avaient pas les chevaux*

qu'ils méritaient. Mais vous avez eu Lutteur B et vous avez Pomone B. Alors que penser ? L'élevage français est-il ou non un grand élevage ?

R. : — Il n'est pas douteux que, durant plusieurs années, l'élevage français a prêté à critique. Effectivement il ne valait pas lourd. Mais l'Administration des Haras a su rapidement surmonter la crise. La sélection et l'achat de bons reproducteurs, l'orientation de la production chevaline, la surveillance de l'état sanitaire et l'encouragement, par les concours, des sports équestres, ont heureusement participé à un renouveau qui n'a fait que s'accroître au fil des ans.

Tant et si bien qu'à l'heure actuelle l'élevage français, qui dispose d'un bon nombre d'excellents chevaux, peut être considéré comme l'un des plus grands, et même, pourquoi pas ? comme le n° 1.

La preuve en a été donnée par les succès remportés aux niveaux les plus hauts : Jeux Olympiques, Championnat du monde, Championnat d'Europe des cavalières, etc. Elle en est donnée également par les résultats obtenus.

DEUX FOIS... VINGT ANS APRÈS

nus, au-delà de nos frontières, par des chevaux français vendus à des étrangers et notamment aux Brésiliens, aux Espagnols, aux Néerlandais, aux Portugais et même aux Italiens et aux Américains du Nord et du Sud, comme aux Japonais.

Voilà pourquoi l'idée ne me viendrait pas, aujourd'hui, d'acheter un cheval étranger. Car je ne vois pas ce que l'on pourrait m'offrir de mieux que Lutteur B, Pomone B et d'autres produits bien de chez nous.

Sur quelques termes du Concours Hippique

Le vocabulaire du cheval, de l'équitation et des sports équestres est l'un des plus importants, et sans doute le plus fourni et le plus précis, peut-être le plus « pointilleux », de tous ceux qui traitent du sport. Voilà pourquoi nous ne nous arrêtons qu'à certains termes cueillis dans le récit de Pierre Jonquères d'Oriola.

Aides : Elles donnent au cheval l'impulsion et la position qui déterminent les mouvements désirés. (Etienne Saurel).

Il y a les aides naturelle (mains, jambes et assiette) et les aides artificielles (éperon, cravache, etc.).

Il est dit que : les aides qui maintiennent à cheval ne doivent pas influencer sur celles qui servent à la conduite.

Assiette : D'après le Larousse, situation du cavalier sur la selle. D'après Etienne Sauré : mélange de fixité et de liant.

Barrer : Manière de préparer le cheval pour le saut, de façon qu'il apprenne à lever les épaules, à retrousser ses postérieurs et à « respecter » l'obstacle.

Ce procédé, qui fait appel à des barres fixes de bois ou de fer, ou bien à des coups de barre appliqués sur les membres au moment du saut, soulève parfois de vives controverses. Il est en tout cas employé à l'entraînement par bon nombre d'utilisateurs qui considèrent la contrainte comme un argument de dressage fort efficace.

Cheval tendu : C'est le cheval qui est dans un équilibre et dans une attention tels qu'il est prêt à obéir à la moindre indication de son cavalier. (Yves Benoist-Gironière).

SUR QUELQUES TERMES DU CONCOURS

C.H.I. : Concours Hippique International.

C.H.I.O. : Concours Hippique International Officiel.

Dressage : Education et formation du jeune cheval. Au sens « noble », embellissement des allures naturelles tendant vers l'équitation supérieure ou savante.

Equilibre : Principe défini par Yves Benoist-Gironière : le centre de gravité du cavalier est placé au-dessus du centre de gravité du cheval, c'est-à-dire au-dessus du polygone de sustentation qu'est la semelle de l'étrier.

Obstacle : Nom générique des difficultés dressées sur un parcours de concours. Il y a quatre sortes d'obstacles : les droits, ou verticaux (barrière, stationnata, palanques, mur, balcon, etc.) ; les larges (oxer et barre de Spa) ; les terres (banquette, talus, haie) et les rivières.

Les obstacles présentent une grande diversité d'aspect, qu'ils soient rustiques ou fabriqués, simples ou « meublés » et de couleurs.

A CHEVAL SUR CINQ OLYMPIADES

Les combinaisons, double et triple, composent deux et trois obstacles successifs.

Rènes : D'après Etienne Saurel, ce sont « les organes de transmission les plus subtils de la volonté du cavalier au cheval ».
Les quatre rênes pour le concours : de filet gauche, de bride gauche, de bride droite et de filet droite.

Sang : En partant du pur-sang qui n'a subi aucun mélange, implique le degré de pureté du sujet.
Un cheval « très près du sang » est celui dont l'apport pur-sang est très important, de l'ordre de 75 % et plus.
Le sang est un gage d'énergie et de fond, sinon un titre de noblesse.

Les « Classiques » annuelles

Les Concours Hippiques Internationaux Officiels (C.H.I.O.) sont les « classiques » annuels du jumping. Un pays ne peut organiser qu'un seul C.H.I.O. par an.

Les plus courus de ces meetings sont, au printemps : Nice, Rome, Madrid, Lucerne, Lisbonne, Olszayn ; en été : Aix-la-Chapelle, Londres, Dublin, Copenhague, Ostende, Rotterdam ; en automne : Mexico, New York, Toronto.

Les fédérations et les sociétés hippiques officielles ont tout de même la latitude de mettre sur pied des concours internationaux, dits C.H.I. On en compte notamment une dizaine par an, en France. Au printemps, à Pau ; en été, à Deauville, Vichy, Evian, Dinard, La Baule (où aura lieu le championnat du monde en 1970), Arcachon, Biarritz ; en automne, à Fontainebleau et à Nancy.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 11 JUIN 1968
PAR L'IMPRIMERIE
HÉRISSEY A ÉVREUX
(EURE)

Dépôt légal : 2^e trimestre 1968
Numéro d'éditeur : 83
Numéro d'imprimeur : 4386

Dans la même collection :

LÉON ZITRONE

MON TIERCÉ

OUVREZ LE POSTE

LES DAMES

DU TEMPS PRÉSENT



ANGE BASTIANI

LE BRÉVIAIRE DU CRIME



MAURICE BIRAUD

ALLONS-Y GAIEMENT

FAUT L'FAIRE



CATHERINE LANGEAIS

LE COURRIER DE MON CŒUR



BURT HIRSCHFELD

BONNIE ET CLYDE

Ce Catalan racé, frondeur, indépendant, est sans doute, si l'on considère son palmarès, le champion français le plus chargé en titres, le N° 1, aussi bien que l'un des plus grands cavaliers mondiaux de tous les temps.

Mis à cheval alors qu'il apprenait encore à lire à la maternelle de Corneilla-del-Vercol, un petit village enfoui dans le riche vignoble du Roussillon, Pierre Jonquères d'Oriola a remporté plus de cinq cents épreuves entre 1948 et 1968, dont les Jeux Olympiques d'Helsinki et de Tokyo, le championnat du monde à Buenos Aires, celui d'Amérique du Sud à Vina del Mar, celui d'Allemagne à Aix-la-Chapelle, le préolympique de Mexico, etc.

« **Ce sont des riches de l'Évangile** » a dit des Jonquères d'Oriola un ancien de Perpignan.

La vie de cet extraordinaire cavalier est une longue chevauchée à travers le monde, hérissée de cent mille obstacles et ponctuée d'exploits sensationnels.

L'empereur du Japon, le roi d'Angleterre, des princes, des princesses et des chefs d'État se sont levés de leur siège pour saluer ses victoires et il a fait vibrer le grand public de Paris lors des chaudes soirées du Vel' d'Hiv.

Le plus surprenant, dans la carrière de ce merveilleux cavalier, est qu'il est resté au sommet durant cinq olympiades, c'est-à-dire pendant vingt ans.

Et il n'est pas exclu de le voir fringant, aussi sûr de lui, dans une sixième olympiade.

Car il a fait sienne la grande parole de Joffre : « **Sempre daban** » (Toujours devant).